

JOURNAL OF THE FACULTY OF ARTS

Royal University of Malta

Volume V

Number 3

1973

THE FUTURE OF HIGHER EDUCATION

Malta is passing through what one might describe as a crucial transitional period. This is the period between colonialism, which by its very nature stunts the sense of national identity, and the present period of independence when so many of us are experiencing both the hazards and the responsibilities of making decisions of a far reaching nature. Uncoordinated decisions, those made on the spur of the moment or for a momentary purpose, can be compared to the loose links of a broken chain. A broken chain is quite useless. You either mend it or throw it away. Similarly, unconnected decisions can only be useful when they cease to be unconnected and are instead inserted into a long-term planning policy like so many links of a long chain. We have in mind at the moment one particular link in the chain of national planning. This is education in particular.

A nation must plan along different lines of a convergent nature because they all move, or must move anyhow, towards the ultimate main aim of all planning, namely the welfare and prosperity of the people. Economic prosperity is as essential for national well-being as adequate salaries and wages are for domestic well-being. But economic prosperity takes care of only one of the many needs of society. Education, even if like so many essential social services it has to be run at a loss which is more than made up in many other respects, must be very carefully planned in order to enable every one of us to level up the society we belong to so that we may not be, to our great shame, educationally inferior to other peoples not only in Europe with its long-established traditions but also to one time African colonies which are investing heavily in Education at its three levels in order to capture the lost intellectual mastery of their country's future.

We are still waiting for a unifying policy which will integrate Maltese national education pyramidally. The test of wise, far-sighted planning will be eventually judged by its own results. Good results show good planning, bad results show bad planning. Planning will be well-directed if it succeeds in levelling up Maltese society.

The University of Malta has its own important role to play in the future of our country. Even if we are not always given credit for the experience many of us have of University education at home and abroad, (no one is a prophet in his own country – we have not advanced beyond that stage yet!), it will indeed be a sad mistake if local knowledge based on long local experience is disregarded as suspect. A really independent people needs more generous exercises in mutual trust!

As an independent people trying to stand on our feet, we must learn also to trust and support one another enough to pull together and not asunder in opposite directions.

THE EDITOR

'NIGREMANCE' ET 'ESPERIMENTS',
AU XIII SIECLE

Par F. CUNEN

L'AUTEUR anonyme du Roman d'Eustache le Moine attribue à son héros, pirate fameux du XIII siècle, une formation qui prétend justifier son redoutable renom. Il l'envoie à Tolède suivre de mystérieuses leçons, (v. 6s.)

Puis ke de Toulete revint
Où il ot apris nigremanche...
Il avoit à Toulete esté,
Tout l ivier et un esté,
Aval sous terre en l abisme
Où parlait au malfé méisme,
Qui li aprist l'enghien et l'art
Qui tout le mont dechoit et art.
Il aprist mil conjuremens,
Mil caraudes, mil espiremens;
Il set en l'espée garder
Et le sautier faire torner,
Et par l'espaule au mouton
Faisait pertes rendre à fuison;
Si savoit garder el bachin
Pour rendre perte et larrechin;
Femmes faisait encamuder
Et les hommes enfant suer.
Il n'ot homme jusqu'à S. Jake
Qui tant seust de dyodake,
Del firmament ne de l'espère.¹

Le poème affirme le pouvoir de l'ingremanche au v. 288s.:

Car Amaugis par ingremanche
Embla la couronne de Franche.

Le terme d'ingremanche est également lié par la rime au mot 'France' en un passage du Couronnement de Renard. (v. 2953s.)

Droitement de là s'est viertis
Tant c'à Toulete en est venus

Où il refu mout bien conus
 Car autre fois i eut esté
 Tout ivier et l'esté
 Apris avoit de l'ingremance
 Onques ne fu clers qui en France
 Seuist tant des enchantements
 D'aperté et d'esperimens. (Cour. Ren., v. 2948ss.)²

L. Foulet³ a rapproché ce passage des v. 11ss. d'E.M., et souligné l'identité d'E.M. 12 et de C.R. 2952. Il discerne aussi les emprunts de C.R., v. 1170 ss et 2948 ss., à la branche XXIII du Roman de Renard. En cette dernière, Renard fait également un séjour à Tolède afin d'y apprendre la magie auprès de Maître Henry (XXIII, v. 1319 ss.) Est-ce à dire qu'il faille attribuer également⁴ au Roman de Renard (écrit, comme l'on sait, avant 1250) la paternité des premiers vers d'Eustache le Moine, dont Michel date la rédaction entre 1223 et 1284?⁵ Je ne pense pas que l'analogie aille loin au-delà de la mention de Tolède. Le Roman de Renard met en scène le goupil surprenant le secret, confié par une tête de mort, de l'efficacité des sacrifices de coq ou de chat dans les opérations magiques. Nous voici assez loin des 'espérimens' cités par E.M. Quant à Tolède, elle est assez réputée pour son école de magie dans les textes médiévaux.⁶ Son nom, cité en E.M. et dans le Roman de Renard, ne peut, à lui seul, nous amener à établir des liens de parenté.⁷ L'idée qu'expriment les quatre derniers vers de C.R. (2953-7) et les trois derniers d'E.M. (27-29) ainsi que le v. 7 d'E.M. est rendue par la succession des mêmes termes désuets, en deux vers du Partonopex:

Après apris d'esperimenz
 Nigromance et encantemens.⁸

La formule se retrouve, à peine différente, dans un vers de la 'Création du Monde': 'Et aprist tout l'art d'igremance.' (ms. Montp., H 347, f° 27r). On remarquera dans les quatre textes cités l'emploi de la forme 'apris'. Ce n'est pas le hasard qui en a décidé. Si nous relisons E.M., nous rencontrons à chaque phrase les verbes 'savoir' ou 'apprendre': 'Il ot apris; qui li aprist; il set; savoit; qui tant seust.' Ce sont ces verbes que l'on retrouve en C.R.: 'Apris avoit; seuist tant' (v. 2950 ss.) Le roman de Renard, branche XXIII, v. 1327, associait aussi la notion d'apprendre à celle de 'nigromance': 'Tant en aprist que toz fu sages.' Mais c'est bien plus tôt, dès le XII siècle, que les romans 'latins' s'étaient emprunté ces tournures lorsqu'ils abordaient – avec complaisance – le chapitre des prodiges et des enchantements. Le 'Roman d'Eneas' décrit une sorcière

qui 'enchanter *set* et bien d'auguire' (v. 1924)⁹ Selon l'auteur anonyme du même Roman, la Sibylle de Cumes 'De deviner ne *sai* son maistre,/Del soleil *set* et de la lune/Et des esteiles de chascune,/De nigremance et de fusique,/de retorique et de musique,/De dialectique et gramaire.'¹⁰ Nous remarquons la place faite ici à la nigromancie, entre l'astronomie et cinq des autres arts libéraux, et la substitution de 'nigremance et de fusique' à l'arithmétique et à la géométrie, dans la série du Quadrivium. Du point de vue stylistique, l'analogie entre le Roman d'Eneas et E.M.-C.R. va au-delà de l'emploi de 'savoir'. C'est celui de ce verbe avec la préposition 'de' et trois compléments, en E.M. 28 s. ('*seust de dyodake, del firmament ne de l'espère*'), ainsi qu'en C.R. 2953 ss. ('*seuist tant des enchantements, d'apreté et d'esperimens*') qui contribue à prouver la parenté entre ces deux passages. Le Roman d'Eneas use copieusement de la même formule: '*del soleil set et de la lune ... de ... de ...*' En ses emprunts, le poète médiéval ne modifie guère les tournures trouvées chez son prédécesseur. Aussi, un passage du 'Romans d'Alixandre', de Lambert li Tors et Alexandre de Bernay, offre les mêmes particularités de fond et de forme, 'Mult sot d'astronomie et plus sot d'ingremance,/Ases sot de fusike, apris l'ot en s'enfance.' (P^o 61b; ed. Michelant, 1846, p. 391) tout en ne citant que les trois premiers arts. 'Ases sot' figure encore dans 'Ren. Contrefait', Rayn. 9313: 'D'ingromance savoit assez.' Quant aux trois sciences susdites, Ren. Nouv. 4792 les associe à la 'surgie': 'De mainte science sciïens/De fisique et d'astronomie/Et d'ingremance et de surgie.'

L'expression 'mult sot' se retrouve, accompagnée d'autres variantes d'intensité, dans le Roman de Troie: 'Cassandre fu fille le rei/Que *mout sot de devin segrei*' (v. 4143 s.); 'Calcas fist ses esperimenz/*Tost sot par ses auguremenz.*' (v. 5939 s.); 'Circes, icele que *tant sot*' (v. 29978); 'Par l'estrange art de nigromance' (v. 29778). Ce vaste savoir relatif aux divins secrets', à la nigromancie, à l'Art s'exprime encore aux v. 5533 s.: '*Des arz e des segreiz devins/Saveit les somes et les fins.*' Les vers d'E.M. 'tant seust de dyodake' et du C.R. 'seuist tant des enchantements' trouvent un écho plus fidèle encore dans Ruteboeuf: '*Tant savoit d'art et d'ingromance/Qu'à l'anemi faire faisoit/Toutes les riens qu'il li plaisoit.*' (ed. Jubinal, Paris, 1875, III, p. 255), ou dans un autre vers du Roman de Troie: '*D'arz saveit tant e de conjure*' (v. 1224). Citons le contexte de ce dernier vers de Benoît de Sainte-More:

Trop ert cele de grant *saveir*
Mout sot d'engin et de maistrerie,
 De conjure et de sorcerie.

Es arz ot tant *s'entente* mise
 Que trop par ert *sage e aprise*;
 Astronomie e nigromance
 Sot tote *par cuer* des enfance.
 D'arz *saveit tant e* de conjure (R. Tr., v. 1217 ss.)

La nigromancie se trouve en compagnie de l'astronomie, comme dans le passage de Roncisval cité plus haut, mais la physique, mentionnée par le Roman d'Alexandre, ne figure pas dans l'énumération du Roman de Troie. L'analogie apparaît en revanche, dans l'expression commune 'mult sot, mout sot' et dans les variantes: 'apris *l'ot en s'enfance*' (R.A.), et 'sot tote par cuer *des enfance*' (R.T.)¹¹ Les arts magiques suscitent chez Benoît de Saint-Maure une sorte de crainte révérentielle. Si la pratique de l'Art requiert un 'grant saveir', une vaste 'entente' rendant 'sage e aprise', celle qui la 'sot tote par cuer des enfance', il n'en reste pas moins certain que l'auteur parle, comme de pratiques analogues, 'd'arz e de conjure', et paraît résumer sous le même vocable d'Art, son énumération 'engin, maistrie, conjure et sorcerie.' Ces quatre termes désignent les arts réprouvés. Le sens des deux derniers ne demande pas de plus amples commentaires. Quant à l'engin', nous l'avons déjà vu associé à l'art, dans E.M. v. 15 s. dont la description ne laisse aucun doute sur son caractère funeste et diabolique: 'Qui tout le mont déchoit et art.'¹² La 'maistrie', citée en même temps que l'Art dans le Roman de Troie, v. 28662, désigne, nous le verrons plus loin, les pratiques magiques du devin, du conjurateur opérant avec l'aide d'un enfant, dont il se considère comme le 'maître'. Quant au rapprochement de la nigromancie et de l'astronomie, il ne doit pas nous abuser: le contexte indique suffisamment qu'il s'agit d'astrologie, pseudo-science divinatoire usurpant souvent au Moyen-Age le nom d'astronomie.¹³ Cette admiration, mêlée – et partiellement due – à la crainte qu'inspire l'Art interdit, s'exprime en termes similaires en Cligès, 1170-1, dont les vers font également alterner le respect devant la 'sagesse' de la magicienne et la mention 'anchantemanz, charaies et acheisons', sortilèges dont Médée elle-même eût été fière.

Chrestien de Troyes use, pour dépeindre la sorcière Thessala de tournures à présent bien familières: 'si savoit molt de nigromance' (v. 2964). Si le 'sai' du v. 2988 n'apporte rien de neuf, l'allusion aux charaies au v. 2989, comme au v. 3016, où le terme est associé aux acheisons (sortilèges), enrichit de mots nouveaux un vocabulaire magique où celui de nigromance fait plutôt figure de terme générique. 'Et sai, se je l'osoie dire, /D'anchantemanz et de charaies/... Plus c'onques Medea n'an sot. (v. 2988 ss.)

'Et d'anchantement *est aprise*,/De charaies et d'acheisons' (v. 3016 s.) Les notions 'il a prist, il seust' dont nous avons noté la connexion depuis le début de cette étude, se présentent à nouveau ici indissociables, voire synonymes. 'Elle est aprise de' est une autre façon de dire 'sai', comme le sera encore au v. 3055 s. 'sage de': 'Thessala qui molt estoit sage/D'amor et de tot son usage.' Et le vers 3137 revient à l'expression la plus familière en ce jargon magique des poètes: 'saviez' ('Mes se vos tant saviez d'art'). La prétendue 'sagesse' des 'trei poetes, *sages* dotors/ Qui *mout sorent* de nigromancie' (Roman de Troie, v. 16469 s.) ne doit donc pas se prendre au sens de *qualité* morale, mais de connaissance des arts interdits, le terme 'sages' étant expliqué par son synonyme 'mout sorent de nigromancie'. Cette dernière est donc une 'sapiënce' au même titre que d'autres pratiques magiques: 'de maintes sapiënces... et de l'art d'ingremance et des devineors' (Roman d'Alexandre, ed. Michéant, f° 4d, p. 7.) C'est une 'science' rangée parmi ses compagnes: 'Ce dist Renart: par Sainte Crois,/Je sui, sire, uns fisissiens,/De mainte *science scüiens*,/De fisique et d'astronomie/Et d'ingromance et de surgie' (Ren. Nouv., 4792), la science dont sont 'sages', ou 'sciïens', les 'physiciens', un des Arts qui constituent le savoir médiéval idéal. 'Moult li plot la scienche d'ingromanchie et l'art' (Merlin 1266).

Quels sages acquéraient de telles connaissances? Il s'agit généralement de magiciennes de l'Antiquité, Thessala, Circé, Médée, ou de devins latins ou grecs, réels ou supposés tels, Calchas, Virgile, vrais ou légendaires, Zoroastre, Hermes, Raziel (Cl. Marot, Ep. pour gentilhomme de la Court, ed. 1596, p. 169). Virgile passait communément pour recourir à l'ingromance¹⁴; il en fut 'moult sage' grâce à son séjour à Tolède.¹⁵ Il n'est pas étonnant qu'on ait cru ne pouvoir apprendre l'Art qu'en des écoles fondées par des Arabes, détenteurs des sciences antiques et dont la réputation de magiciens était solidement établie. C'est ce savoir que les poètes français du XII et du XIII siècles célèbrent et regardent avec plus d'envie que de réprobation. Ils semblent d'ailleurs se rassurer à la pensée que leurs vœux sont chimériques: ce sont des mages et des devineresses du temps jadis qui réalisent les prouesses maléfiques. Ou des personnages légendaires, tels qu'Eustache le Moine ou Renard. L'étude détaillée des 'mil espiremens' du pirate montrera néanmoins que l'inspiration livresque des romans contemporains eût pu trouver, dans les pratiques divinatoires condamnées par les décisions conciliaires et synodales de cette époque, des exemples concrets et quasi quotidiens de conjurement ou de sorcierie.

Ce dont aucun des poètes ne semble douter, c'est que la nigromancie,

son nom lui-même l'indique, consiste en de noires manigances. Faut-il, avec Godefroy,¹⁶ identifier la nigromancie et la nécromancie, ou le 'nigromanceur' avec le nécromancien? Pourquoi l'auteur du DALF n'a-t-il pas de même appelé nécromancie, l'ingromance' ou l'ingrement', variante que le Roman d'Alexandre, f° 5a, Michelant, p. 8, v. 32, offre au terme 'ingremance', en ce même roman, f° 4d et 61b (Michelant, p. 7 et 391)? Godefroy identifie les deux derniers avec la magie en général: intuition, à mon sens, plus heureuse, mais qu'il eût fallu avoir à propos de 'nigremance', 'nigromancie'.¹⁷ Les textes étudiés plus haut emploient indifféremment toutes les variantes susdites. Toutes doivent évidemment leur origine au vocable de nécromancie, consultation des morts par des procédés magiques divers. Parmi ces derniers, l'inspection des surfaces lisses, celle de l'eau (hydromancie) ou du bassin d'eau (lécanomancie) en particulier, avait, au début de notre ère, la réputation d'évoquer les êtres de l'autre monde. Pour S. Augustin, la nécromancie et l'hydromancie, c'est tout un (quand ce sont des morts qui paraissent révéler l'avenir).¹⁸ Aussi, la version latine médiévale de l'ouvrage grec 'Lettre de Thesalus à un Empereur', fait de l'ἐνέργεια αὐτοπτικῆ λεκάνης¹⁹ un 'evidens opus necromantiae in crypta'.²⁰ Le terme 'necromantia' ne paraît guère familier à certains scribes. Deux manuscrits des Etymologies d'Isidore de Séville (ix-xs.) portent en XVI, 15, 22 ('ananchitide in *hydromantia* daemonum imagines evocare dicuntur') les leçons 'necromantia', *nicromantia*,²¹ dans l'intention, que justifiait déjà la lecture de S. Augustin, de remplacer le terme 'hydromantia' par celui de 'necromantia'. La variante 'nicromantia' ne paraît guère avoir rencontré de faveur, sous la forme démarquée 'nicromance', mais il se peut qu'elle soit à l'origine de la graphie 'nigromancie', nigromance', que nous avons trouvée dans la plupart des textes étudiés jusqu'ici, et qui évolua parfois en 'nigremance'. Il n'y avait qu'à transformer la gutturale sourde en sonore pour faire 'nigromancie' de 'nicromancie'. La nouvelle leçon paraissait meilleure. Ne s'agissait-il pas des *noires* pratiques de la magie? L'appellation s'appuya sur l'étymologie fautive 'niger-nigro'. Bien d'autres voies ont pu transformer 'necromantia' en 'nigromantia' (ou en fr. démarqué, 'nigromance'). Je songe aux variantes qu'offrent les mss. de Chaucer, *Canterbury Tales*, *Parson's Tale*, §§37-38, 605²² pour l'expression 'by nygromancye': 'egromancy, egremoinisye, egrimoynsie'. Il est parfaitement possible qu'en ce ms. comme en d'autres, le scribe, à la dictée de 'in necromantia', ait usé, dans son ignorance, d'une orthographe phonétique: 'in cro-, in egro-, in igromantia', cette dernière graphie étant attestée par le ms. Montp., H 347, f° 27r. Cette voie aboutit également à la 'lectio facilior' indiquée plus haut: 'nigromancie', trouvant

dans le mot 'niger' une raison étymologique assez plausible. Quoi qu'il en soit, 'nigromantia, nigromance' jouit bientôt d'une grande faveur, comme le montre l'usage courant qu'en font les textes français médiévaux cités par le DALF, et les passages latins qu'il nous faudra étudier bientôt. Dès à présent, examinons-en un à titre d'exemple: c'est la version latine²³ médiévale des Cyranides.²⁴ En guise de traduction, elle transcrit scrupuleusement en caractères occidentaux les mots de son modèle grec, ἐν νεκρ(ῶ)καὶς μαντείας, 'in nekikes manties',²⁵ en en donnant une version qui rappelle la faveur accordée à la lécanomancie parmi les modes de divination hallucinatoire: 'id est, in nigromantiis, quae fiunt in concha...' De 'nigromantia', le Moyen-Age a tiré 'nigromanticus'. C'est ainsi qu'un clerc allemand du diocèse de Spire décrit dans ses dissertations sur Jeanne d'Arc, la 'Sibylla Francica',²⁶ les pratiques de catopromancie²⁷ et d'envoûtement d'un 'nigromanticus' de Navarre. Nous en rencontrerons bientôt d'autres (nigromantici, -ciens, -ceurs). Les 'nigromancies' ont, pour objectif, non seulement de consulter les morts, mais encore d'entrer en communication ou en bons termes avec tout être de l'au-delà redoutable, 'Inferi' où Isidore de Séville lui-même ne paraît pas voir seulement les défunts (Etymol., VIII, 9, 12). Les 'negromantici', de Trithémus,²⁸ sont ceux qui se font fort d'évoquer les démons dans un cercle ou de les faire apparaître dans le cristal ou en un vase. La variante 'negro' rencontrée déjà en un ms. de la version latine des Cyranides s'explique aisément par la mutation du 'c' de 'necro' en 'g'. Quant à 'ingromancie' et ses dérivés qu'attestent Godefroy et, pour une moindre part, le Dictionnaire historique de l'ancien langage françois, de La Curne de Sainte-Palaye ('ingrement, ingremant, ingromanceur, ingromancien, ingromantique'), ils ne remontent pas, à ma connaissance, à une forme latine correspondante. Dans les textes cités en nos premières pages, la nigromancie et l'ingromancie (ou ingremance)²⁹ figurent un nombre à peu près égal de fois, et en des acceptions similaires. De même, il n'apparaît pas de distinction, par exemple, entre le nigromancien, de La Curne, s.v., associé aux invocateurs de diables, et l'ingromancien de Godefroy, en compagnie des 'devins qui parolent par le dyaule, ne les... regardeurs des estoiles.' Seule, l'orthographe me paraît différencier les formes 'nigro, ingro' et est due aux mêmes mutations morphologiques, à peine plus longues, qui avaient transformé 'necro-' en 'nigro-'.

Le terme 'esperimens', dérivé, comme nous le montreront de nombreux textes latins médiévaux, du latin 'experimentum', n'offre guère autant de variantes que celui de 'nigromancie'. Le verbe 'esperir' a, entre autres, le sens d'essayer, mais n'a pris, à ma connaissance, aucune signifi-

cation qui l'introduise dans le vocabulaire de la magie. 'Esperiment' en revanche, a d'autres sens que 'expérience, habileté', comme en témoigne Godefroy, D.A.L.F., s.v. Les textes français où nous l'avons rencontré le mettent en rapport étroit avec la nigromance, lui donnant indubitablement l'acception de 'pratique magique', mais aucun d'entre eux, sauf E.M., ne décrit en détail les 'mil espiremens' de cette nigromance. La phraséologie dont ils usent, les généralités dans lesquels restent les romans latins, par exemple, leur façon de ne citer comme magiciens que des personnages de l'Antiquité passant pour tels, tout indique chez ces auteurs une connaissance théorique, de seconde main; rien ne trahit en tout cas une expérience personnelle, de visu, de cas concrets, contemporains de nigromancie. Eustache le Moine, plus tardif, il est vrai, que les Romains d'Eneas, de Troie, ou de Thèbes, mentionne, si sommairement que ce soit, plusieurs 'esperimens'. Le Couronnement de Renard, v. 2948 ss., qui ne me paraît être, à certains égards qu'un résumé, terne et banal, d'E.M., v. 11 ss.,³⁰ cite bien les termes d'ingremance' et d'esperimens' mais sans donner la moindre précision sur ces derniers. Le glossaire qu'A. Foulet rédige à la suite de son édition de C.R. ne signale pas le sens de 'esperimens' dans le passage qui nous intéresse. Il donne au terme la signification d'expérience, aventure' au v. 843, mais il omet d'en noter l'emploi au v. 2956.³¹ En revanche, les notes de F. Michel à son édition d'E.M. offrent des indications intéressantes, notamment sur l'esperiment' du bassin; quant à l'espère', il l'identifie avec la sphère. Néanmoins, l'éditeur n'a pu, dans le cadre restreint réservé aux notes,³² montrer à quel point les 'esperimens' de l'épée, de l'épaulé, du bassin, ou de la sphère étaient renommés à l'époque et méritaient le nom de 'nigremance'.

Jusqu'à présent, l'étude de la littérature française médiévale révèle, dans ses redites, ses tournures stéréotypées, et ses généralités dépouillées de verve et de couleur, une connaissance livresque, théorique, qui ne nous suffit pas pour décrire les arts cités en E.M. Il est heureux que cette déficience soit en partie comblée par d'autres textes français que nous étudierons d'abord, et ces obscurités, éclaircies mieux encore par les écrits latins de même époque, que nous considérons ensuite. Mais qu'ils soient latins, français (ou anglais, inspirés de modèles français), nos écrits du XII, XIII, ou XIV siècles ne pourront trouver d'explication adéquate que dans l'étude minutieuse des recettes de divination grecques, communément pratiquées à Byzance à la même époque et transcrites en des grimoires attribués à Salomon.³³ Le premier passage français que nous aimerions analyser est à peu près contemporain d'E.M. Le sens des

vers suivants de Ruteboeuf (ed. Jubinal, III, p. 335), s'éclaire à la lecture des recettes de magie 'salomonique' médiévale:

De Toulete vint et de Naples...
 A m̄enuit la Nigremance
 Qui lor dist bien lor mesestance.
 Que chascuns ait la teste armée
 Qu'ele avoit gardé en l'espée
 En l quarrefor fist l feu
 Lez un cerne entre chien et leu;
 Là ot ii deus chas sacrefiez
 Et deus ii coulombiaus forviez
 Par la malisne dēité
 Por encerchier la verité.

Le choix du lieu et du moment, le tracement du cercle, l'immolation d'animaux, tels que le chat et la colombe, l'obligation de se prémunir contre les influences maléfiques sont des prescriptions qu'un praticien de la nécromancie devait trouver assez naturelles. Mais il n'était pas le seul à les observer. De nombreuses pages des grimoires grecs les recommandent. Or, la 'Technique de l'Hygromancie' décrite en ces parchemins byzantins ne traite guère de l'évocation des morts; elle s'intéresse davantage à l'évocation des esprits dans l'eau d'un bassin, dans la flamme d'une lampe, la surface lisse d'un miroir, la peau, frottée d'huile, bien luisante, de l'ongle, de la paume de la main, voire d'un oeuf.³⁴ L'examen de cette 'Hygromancie' byzantine éclaire en bien des points le texte de Ruteboeuf.

Un 'Début de lécanomancie' extrait d'un ms. du XV siècle, mais dont les éléments sont beaucoup plus anciens, recommande à l'opérateur de se rendre à un vieux carrefour, d'y enfouir un bassin, et d'enfourcher en pleine nuit un cheval noir, en tenant à la main un os de guépier.³⁵ On visait de cette façon à évoquer les démons de l'Hadès et ceux des carrefours. Un autre détail: la tête armée. De nombreuses vignettes des parchemins byzantins représentent le magicien, la tête coiffée d'une sorte de tiare qui doit lui donner pouvoir et protection à l'égard des démons évoqués.³⁶ Un autre encore: l'épée. Le rituel grec de la grande conjuration consacre plusieurs feuillets à la préparation de l'épée, ou glaive de l'Art,³⁷ qu'il recommande de brandir lors de l'évocation³⁸ et qu'une vignette représente à l'intérieur du cercle magique.³⁹ Quant à ce dernier, il en est question dans mainte recette de divination hallucinatoire.⁴⁰ Le sacrifice de chats et de colombes que mentionne Ruteboeuf ne caractérise pas davantage la nécromancie. Celui d'un chat et d'un autre volatile, le

coq, accompagnait les pratiques, exemptes de nécromancie, décrites dans le Roman de Renard (branche XXIII, v. 1358: 'Illeques doit sacrefier/D'un coc marchois ou d'un noir chat./Qui nel puet enbler, si l'achat.' Dans la magie byzantine, le sacrifice d'un chat noir est destiné à s'assurer l'invisibilité;⁴¹ le sang de chat ou de colombe était réputé puissant en certaines recettes de magie amoureuse;⁴² il en était de même du coeur, de la peau ou des excréments de ce dernier animal.⁴³ Un 'Début de lécanomancie' cité plus haut recommande l'emploi d'un os de passereau, le guêpier. En ses instructions préliminaires à la grande conjuration, la magie solomonique stipulait la nécessité d'immoler une colombe, dont le sang servirait d'encre magique.⁴⁴ La scène impressionnante qu'évoque le poète français est, point pour point, analogue à celles que les magiciens byzantins offraient, à cette époque, lors de la conjuration des esprits à l'intérieur du cercle magique. Ces esprits portant le nom antique de πνεύματα, n'en sont pas moins des δαίμονες, généralement redoutables.⁴⁵ Peut-être Ruteboeuf préfère-t-il comme maint passage des parchemins grecs, ne pas citer expressément le Diable. La 'malisne déité' qu'il mentionne n'en est pas moins associée au Malin. L'auteur d'E.M. affirme sans ambages: 'Où il parlait au malfé méisme'. Huon de Bordeaux (v. 7018) identifie également 'maufé' et le Diable: 'Eve en mangea, che fu par le maufé'. Cependant, l'appellation de 'malfé, maufé', comme celle de 'pneuma' à Byzance, paraît être un terme quelque peu euphémique, destiné à éviter le nom du Diable. Comme les 'pneumata', ils constituent apparemment une grande foule dont la mission spéciale est de patronner la magie. 'Car maufé l'ont eū en garde/Ki l'ont, je cuie, tout encanté (Chev. au Baioul, ed. F. Lecoy, Paris, 1955, v. 520 s.) Beugibus, le βελζεβούλ des grimoires grecs,⁴⁶ est un des chefs des 'maufés', l'ἀρχων δαιμόνων des recettes byzantines.⁴⁷ Ains m'engerra Beugibus li maufés/Dame Murgale me porta en ses lés./Dedens infer n'a diable ne maufé/Que il ne soit de mon grant parenté.' (Huon de Bordeaux, v. 5509 ss. et le v. 3416) Quelles que soient les précautions de langage employées, il n'en reste donc pas moins vrai que 'diables' et 'maufés' sont des esprits infernaux. Le v. 3341 de Huon de Bordeaux les associe à nouveau: 'Je ne fui onques anemis ne maufés'. De même, le v. 7802 de 'Gaufrey'. 'Anemi ne maufé ja ne li meffera'.

La conjuration des esprits n'est pas uniquement attestée par les poètes médiévaux; elle est également mentionnée et décrite dans les sources historiques françaises contemporaines. En 1323, un moine de Cîteaux prétendait évoquer un diable, du nom de Bérich, en vue de retrouver son argent volé.⁴⁸ Comme en ce 'Début de lécanomancie' byzantin dont nous

avons parlé, un 'mauvais sorcier' creusait une fosse en un carrefour; il y enfouissait une caissette contenant un chat noir, dont la subsistance était assurée: un système d'aération fait de 'fistules' et de 'pertuis' y veillait, non moins que la nourriture mise à sa disposition: du pain humecté d'huile sainte et d'eau bénite. Le secret du moine et de son âme damnée fut éventé par des chiens de berger. Voici nos coupables traînés devant 'l'Official, l'archevêque de Sens et l'Inquisiteur.'⁴⁹ Ils révélèrent que 'se le chat fust demouré par trois jours au quarrefour, ils l'eussent trait hors et puis escorché.' Les courroies faites de sa peau devaient délimiter le 'cerne' magique. Il est aisé de remarquer les frappantes analogies qui rapprochent ce procédé de découverte du voleur et la conjuration décrite par Ruteboeuf, et d'en dégager l'inspiration solomonique commune. Le magicien byzantin s'entourait parfois la taille d'une ceinture en peau de chat, avant de se rendre au carrefour, lieu de rendez-vous avec les esprits.⁵⁰ Pour avoir barre sur le démon, les conjurateurs de Cîteaux ont détourné certains objets sacrés de leur destination religieuse: cette substitution au sens divin d'une signification diabolique du culte chrétien conduit à la célébration des messes noires.⁵¹ L'eau bénite, l'*'hagiasma'*,⁵² est tenue pour un des éléments essentiels dans mainte recette byzantine. Les clercs de Salisbury utilisaient également l'huile sainte ou le chrême, dans leurs maudites pratiques de magie spéculaire notamment celles de l'inspection de l'ongle d'un jeune médium. Jean de Salisbury raconte en son *Polycraticus*, II, 28, qu'au lieu de l'instruire, un prêtre faisait de lui et d'un garçon de son âge, ses médiums en des pratiques de magie 'spéculaire': 'in unguibus sacro nescio oleo, aut chrismate delibutis.' Afin de pouvoir compter sur l'efficacité parfaite des objets du culte utilisés, le 'nicromancien' qui n'avait pas, par son état sacerdotal, accès direct à l'huile sainte par exemple, devait soit l'acheter à des clercs, soit la voler. Le second procédé présentait plus de garanties. Qui pouvait en effet assurer que l'eau qu'on lui offrait en vente était effectivement bénite?⁵³ Rien de mieux que de dérober le saint chrême en le prenant personnellement dans les burettes qui le contenaient. C'est ce qui me paraît expliquer le succès attribué au '*chrismate vel oleo sancto furatis de Ecclesia*', comme le reconnaît la *Practica Inquisitionis* de Bernard Guidon.⁵⁴ Ce vol sacrilège est d'ailleurs sans doute, aux yeux de l'inquisiteur toulousain, en rapport avec la découverte des vols, puisqu'il la signale à la même occasion: 'de inveniendis furtis factis seu rebus occultis manifestandis ... de crismate vel ...' Le Roman de Renard, br. XXIII, v. 1358, donne aussi, parmi les modes d'acquisition d'un coq et d'un chat à des fins magiques, une préférence marquée pour



le vol. 'Qui nel puet enbler, si l'achat.'

La scène décrite par Ruteboeuf et les faits relatés par le Continuateur de la Chronique latine de Guillaume de Nangis ne faisaient mention d'aucun instrument de divination. L'épée, nous l'avons vu, apparaît chez le poète, destinée à jouer le rôle que lui assigne la magie solomonique: celui d'évoquer les esprits, tout en s'en prémunissant. Elle figure en effet dans la série des éléments préliminaires de la conjuration: coiffure protégeant la tête des opérateurs, choix d'un carrefour, tracement du cercle, sacrifice d'animaux. Si l'auteur d'E.M. fait également mention de l'épée, ce n'est plus, à notre avis, à titre apotropaïque, mais en tant qu'instrument de divination. 'Il set en l'espée garder.' Ici en effet, l'épée figure en tête d'une liste de procédés de divination, suivie du recours au psautier, de l'inspection de l'épaule de mouton, et de l'emploi du bassin. Il n'est, à ma connaissance, qu'un texte français contemporain qui fasse mention de la plupart des procédés cités en E.M., à l'exclusion de tout autre moyen de divination. C'est le Manuel des Péchiez, attribué à William de Waddington, Traité de Pénitence que E.J. Arnould date des environs de 1260.⁵⁵

Si le sauter faites unques turner,
En espée ou bacin garder,
Si en cele chose crussez,
Ceo serreit folie provez.⁵⁶

Le rapprochement s'impose, même dans les termes employés. 'Et le sautier faire tomer' correspond mot pour mot à 'si le sauter faites (unques) turner', tandis que le verbe 'garder' du v. 1094 du Manuel des Péchiez accompagne 'l'espée' aussi bien que 'el bachin' d'E.M. ('Il set en l'espée garder'; 'Si savoit garder el bachin') L'usage de l'épaule de mouton, en revanche, est passé sous silence dans le Manuel de Pénitence, de même qu'en son adaptation anglaise, le *Handlyng Synne*, de R. Mannyng de Brunne, datant de 1303, où ne figure même plus l'habitude immémoriale de lire le psautier à rebours.⁵⁷

Zyf you yn swerd, other yn bacin
Any chylde madyst loke therin
Or yn thumbe, or yn cristal,
Wycchecraft clepyn hyt al.⁵⁶

Par contre, la version anglaise cite en plus de l'épée et du bassin, deux procédés de divination, l'ongle et le cristal, dont le premier est décrit dans le *Polycraticus* de Jean de Salisbury.

Nous découvrons la mention de l'épaule de mouton, autre procédé

divinatoire d'E.M., dans le Parson's Tale, de Chaucer. Depuis longtemps, on a rapproché certains chapitres de ce Conte de Canterbury, de passages similaires de la 'Summa de Viciis et Virtutibus' du Dominicain Guillaume Peraud et de la 'Summa Casuum Paenitentiae', de Raymond de Pennafort,⁵⁸ ou encore d'une compilation latine tirée de leurs oeuvres.⁵⁹ Skeat, en son édition de Chaucer, et Macaulay, en celle de Gower, voient dans la 'Somme des Vices et des Vertus', ou 'Somme le Roi', du Dominicain Lorens d'Orléans, la source du Parson's Tale. Ce Manuel de Pénitence français remonte, on le sait, aux deux Sommes latines. Mais si cette dernière hypothèse se confirme dans le cas du passage qui nous intéresse, le témoignage de Chaucer nous lègue indirectement une nouvelle preuve de l'intérêt que les Pénitentiels français portaient à nos expériences. Indirectement, disons-nous. Il est très peu probable en effet que les différents éléments de l'énumération que nous allons lire prouvent la moindre originalité de la part de Chaucer,⁶⁰ et s'ils ne se retrouvent pas tous en Lorens, en Peraud, ou en William de Waddington, qui, lui aussi, tira son information d'une Somme contemporaine, il y a peu de doute qu'une étude approfondie des sermonnaires et Pénitentiels anglais en dépisterait l'origine.⁶¹ Un siècle plus tôt déjà, Roger Bacon, dont nous invoquerons le témoignage parmi les sources latines, énumérait trois des cinq procédés mentionnés par Chaucer, et plus tôt encore, les 'Otia Imperialia' de Gervais de Tilbury (1211) citaient un des deux autres. La mention du dernier, le feu, est probablement due à la quadrilogie bien connue: divination par l'air, le feu, l'eau, et la terre (aëromancie, pyromancie, hydromancie, géomancie) que l'on voit traîner dans les 'Miroirs' médiévaux. Pour ma part, sans payer pour autant, tribut à l'originalité de Chaucer en la matière, je n'attribue pas à une source latine, telle que la 'Summa de Vitiis' de Peraud ou son inspiratrice, la paternité du passage suivant du Parson's Tale, §§37s., 1.603-605:⁶² But lat us go now to thilke horrible sweryng of adiuracioun and coniuacioun as doon thise false enchauntours or nygromanciens in bacyns ful of water or in a bright swerd in a cercle or in a fyr or in a shulder boon of a sheep. I kan nat seye but that they doon cursedly and dampnably agayns Crist and al the feith of holy chirche. What seye we of hem that bileeuen on dyuynalles as by flight or by noyse of briddes or of beestes or by sort by nygromancye by dremes by chirkyng of doves or crakkyng of houses by gnawynge of rattes and swich manere wrecchednesse.'

Il n'est rien qui rappelle en ce texte les tournures de William de Waddington, et à part la mention du glaive, si commune dans la littérature magique de l'époque, rien qui évoque le souvenir du 'Manuel des Péchiez.'

Il n'y a pas davantage, à notre avis, de rapprochement évident entre ces imprécations contre les nigromanciens, et le tableau d'une optique différente et moins détaillé qu'en offrent la 'Summa de Vitiis',⁶³ la 'Somme le Roi' ou ses nombreuses versions et adaptations.⁶⁴ Si nous comparons la traduction de Chaucer avec le témoignage des Sommes françaises et anglaises inspirées du traité latin de Peraud,⁶⁵ la différence apparaît dans les termes, les objets cités, et le point de vue adopté. En ces dernières, le magicien est coupable pour avoir, par appât du lucre, conjuré les démons, et fait ses enchantements, en faisant inspecter le miroir, le glaive, l'ongle du pouce d'un jeune médium, dans le but de découvrir le voleur et à d'autres fins. Chez Chaucer, ce sont les affreux sacrilèges d'adjuration' et de 'conjuración' qui sont blâmables en eux-mêmes, ceux auxquels se livrent 'ces faux enchanteurs ou nigromanciens en des bassins pleins d'eau ou en un glaive brillant, en un cercle, ou en un feu ou dans une omoplate de mouton. Ce que je puis dire, c'est qu'ils agissent de façon blâmable et condamnable envers le Christ et toute la foi de la sainte Eglise...' Sans nier la dette que Chaucer a envers la 'Summa de Vitiis' en d'autres passages, je serais porté à attribuer la paternité de celui-ci à un Traité de Pénitence français, sensiblement différent, en l'occasion du moins, de celui de Lorens. La fréquence des termes décalqués du français me semble justifier, pour certaines lignes du §37, l'hypothèse d'un original français. Il est permis de penser que ce dernier est la source de l'auteur d'Eustache le Moine. Seul, l'emploi du psautier d'E.M. ne figure pas chez Chaucer. Quant à celui de l'omoplate de mouton, le Parson's Tale est à ma connaissance, le seul avec E.M., à le mentionner parmi les auteurs du XII et XIII siècles écrivant en langue vulgaire. Gardons-nous, en faisant ces rapprochements, de l'impression, justifiée en revanche par la lecture des Romans latins, que ces types de divination sont, au XIII siècle, de *purs motifs littéraires*. Ils apparaissent à présent ailleurs qu'en des descriptions destinées à satisfaire le goût du merveilleux. Ils font l'objet de condamnations précises de la part de l'Eglise, et les redites dont témoignent les Manuels d'Inquisiteurs prouvent combien était tenace le goût des choses occultes, et commun, le recours, en cas de vol ou de perte d'un objet précieux, à des procédés mantiques. Ces derniers étaient particulièrement populaires lorsqu'ils ne requéraient pas l'intervention directe des esprits, mais donnaient par leur interprétation paisible et sûre, la réponse au problème du consultant. Cette mantique ominale recourait à des procédés divers. La lecture du psautier à rebours était un des plus inoffensifs, se fondant sur le respect des choses saintes et de l'inspiration divine; aussi connaissait-il un vif

succès qu'attestent les nombreuses condamnations dont nous avons fait mention plus haut. La consultation de l'omoplate de mouton ne paraît pas avoir eu des allures beaucoup plus menaçantes. Son succès n'est pas seulement attesté par l'auteur d'Eustache le Moine et Chaucer. Ces derniers se sont peut-être contentés, nous l'avons dit, de répéter le témoignage d'une source, probablement française, ou en tout cas, de reprendre à un traité de ce genre, une formulation déjà quelque peu stéréotypée à l'époque. Il n'en est pas de même pour Giraud de Barri. Ce prince gallois décrivait en effet sur le vif les coutumes de son pays, en son *'Itinerarium Kambriae.'*⁶⁶ Parmi ces dernières, apparaît celle que pratiquaient particulièrement les Flamands, d'immigration relativement récente. Ils décharnaient et polissaient avec soin une épaule de bélier, puis ils prétendaient voir s'y dérouler le spectacle des événements passés et lointains, les présages de guerre et de paix, les adultères, l'état de santé du roi, et d'autres faits d'intérêt public ou privé. Tantôt le curieux procédait lui-même à l'inspection de l'*'armum arietis'*; tantôt il confiait ce soin à un (ou une) spécialiste, telle cette commère que consulta un certain Guillelmus Mangunel inquiet des agissements de son épouse — et il verra que c'était à juste titre. Un autre consultant, incrédule, entendit le devin penché sur l'épaule de bélier, lui rappeler les paroles peu respectueuses qu'il venait de prononcer à son sujet. S'il faut en croire les témoignages oraux recueillis par Giraud de Barri parmi la population locale, les Flamands auraient même tiré parti de ce procédé de divination, peu avant les malheurs qui frappèrent leur pays, et auraient quitté ce dernier à temps. Si cette pratique de la spatulomancie n'impliquait pas nécessairement la conjuration des démons, elle n'en appartenait pas moins au genre hallucinatoire,⁶⁷ puisqu'elle prétendait montrer aux consultants le déroulement de faits passés ou lointains, plutôt que de simples présages dictant la conduite à tenir. Giraud de Barri rattache la divination par le glaive au même type hallucinatoire. Il en donne une description qui, pour ne plus avoir la même résonance d'authenticité, ne m'en paraît pas moins supérieure à la sèche énumération de Chaucer ou à la brève allusion d'E.M. (*'Et par l'espaule au mouton/Faisait pertes rendre à fuison'*). Il rapporte en effet que peu avant sa visite dans cette région du Pembrokeshire qu'occupent les Flamands, un amateur de l'inspection du glaive avait aperçu et décrit au cours de l'opération magique, le vol et son objet, le voleur et sa façon de procéder, mais aussi les moindres circonstances qui avaient accompagné le vol.⁶⁸ Cet objectif pratique, la découverte du voleur était très courant au Moyen-Age, tant dans la magie byzantine⁶⁹ que dans la divi-

nation occidentale.⁷⁰ C'est celui qu'assigne également E.M. à l'utilisation du bassin, celui que dénoncent les auteurs de *Pénitentiels*.⁷¹

Contrairement à ce que le récit du prélat gallois pourrait faire croire,⁷² les Flamands ne sont pas les seuls à pratiquer outre-Manche la spatulomancie ou la spathomancie. Deux générations après celle de Giraud de Barri, Roger Bacon en attribue l'usage apparemment assez familier, à ses compatriotes et contemporains. Ces types de divination sont en effet à nouveau associés, et leur objectif le plus courant, la découverte du voleur, n'est pas moins clairement marqué dans l'Introduction que le Docteur Admirable donne à sa traduction latine de l'ouvrage pseudo-aristotélien arabe, le *'Secretum Secretorum'*. Il y dénonce les agissements des faux *'matematici'* qui recourent à l'aide des démons et à la *'consultation de livres maudits, tels que le grimoire d'Aristote, de Salomon, ou d'Hermès. Grâce à la permission divine, les démons révèlent à ces devins tout ce qu'ils désirent.'* *'L'imagination fait apparaître ces objets, par exemple dans l'ongle d'un enfant ensorcelé, dans les bassins, les glaives et dans l'omoplate de bélier, après qu'ils ont sacré ces objets selon leurs rites ... Aussi, en contemplant ces surfaces polies, les enfants voient-ils dans leur imagination les objets volés, le lieu où ils sont recélés, et les personnes qui les ont emportés.'*⁷³ La similitude jusque dans les termes, entre la description de Giraud de Barri et celle de R. Bacon n'implique nullement leur filiation. Elle s'explique, à mon sens, par l'analogie des recettes divinatoires dont l'un comme l'autre pouvaient aisément prendre connaissance, et que les devins recopiaient fidèlement en se gardant bien d'en modifier les termes essentiels. Aussi dans la traduction les nigromanciens tenaient-ils à reproduire mot pour mot la rigmarole de la chasse au voleur. Elle aurait perdu son efficacité magique si elle eût été altérée; Juifs, Grecs, et Occidentaux⁷⁴ répéteront inlassablement, chacun dans sa langue: *'Dis-moi le nom du voleur...; comment on l'appelle, ce qu'il porte, et où il recèle ce qu'il a volé.'*

Il fallait que le siècle ait l'imagination bien malade, pour qu'un savant aussi indépendant que Roger Bacon⁷⁵ reconnaisse avec si peu d'hésitation l'authenticité des visions obtenues, et ce qui est plus grave, l'intervention personnelle du démon. C'est à son époque que l'Inquisition assimilera le crime de magie et celui d'hérésie, et rendra les nigromanciens justiciables de son Tribunal.⁷⁶ Nombreuses pleuvent alors les condamnations, prouvant leur inefficacité, par leur nombre et leur insistance. On objectera que la magie n'était le fait que d'un petit nombre, celui des clercs capables de recourir à des grimoires comme ceux de Salomon ou d'Hermès. En réalité, ces ouvrages hermétiques étaient traduits en latin et en langues vulgaires, et l'Inquisition devait en faire

d'immenses autodafés pour en endiguer le succès. De plus, si les spécialistes se recrutait uniquement parmi les clercs instruits, ces derniers ne formaient pas pour autant une chapelle, mais se montraient tout disposés à mettre leur savoir à la disposition de nombreux consultants. En effet les cérémonies magiques ne se déroulaient pas toujours avec la solennité sinistre que prescrivent certaines recettes solomoniques. De nombreux nigromanciens ne s'attendaient nullement à voir apparaître en personne un démon, porteur de la réponse demandée. Ce sont les objets dérobés eux-mêmes que les enfants croient voir, la succession des événements qui ont précédé et suivi le vol. Nous avons la chance que Michel Scot ait transcrit en son 'Liber Introductorius'⁷⁷ une des rares recettes latines connues jusqu'à présent. Jean de Salisbury aussi bien que Roger Bacon laissaient entendre que médium et instrument divinatoire doivent préalablement être 'enchantés', 'consacrés', mais n'entraient pas en ces détails que leur époque connaissait bien. Les conjurations proférées en cette recette occidentale ressemblent de façon frappante à celles des formules byzantines relatives à la recherche du voleur. Aussi, la luxuriance de détails que donnent les recettes grecques fournira-t-elle au lecteur le moyen de compenser la sobriété relative de nos sources latines. Celle que rapporte Scot semble vouloir évoquer le démon en personne. 'Viens aussitôt en ce vase (ou cette gemme);... révèle-moi la vérité touchant le vol qui a été commis, à savoir la personne qui a dérobé telle chose, la façon dont elle a commis le vol, l'endroit où fut porté et caché l'objet du vol; indique-moi où il a porté l'objet, où il s'est rendu.' Mais on se rend bientôt compte que c'est la scène, non le démon, que le consultant s'attend à voir apparaître sur son instrument divinatoire. C'est ce fait qui vaudra d'ailleurs aux nigromantici une relative indulgence de la part de l'Inquisition. Eymeric⁷⁸ distingue des nécromanciens, invocateurs des démons, ceux qui, tout en pratiquant l'Art du cercle, ne s'adonnent pas à la nécromancie. Selon Eymeric, ces nigromanciens, en recherchant les 'choses cachées' n'attendent pas une réponse orale du diable en personne, mais en leur cercle, guettent les signes et les images qui, de la part de l'esprit malin, se manifesteront 'dans un miroir, ou dans un objet de fer poli et brillant comme un glaive ou une épée... Si on demande aux démons qui a volé tel livre, on verra dans le miroir la forme, l'image du voleur et du livre, et même celle du larron emportant le livre.'

Cette tolérance était plus grande encore au siècle antérieur. Au XIII siècle, l'Inquisiteur Etienne de Bourbon se contente de traiter les devins avec ironie et conte à propos de divination spéculaire une anecdote plaisante. Il condamne bien entendu la divination qui s'opère dans l'ongle,

le miroir ou l'épée, cette pratique 'où le diable fait voir différentes images des choses, qui induisent les hommes en erreur et nuisent à la réputation des braves gens.' Peut-être désigne-t-il par ce dernier terme les consultants. N'allons pourtant pas chercher un scepticisme bienveillant ou rationaliste en cette époque: c'est bien le diable qui intervient en ces consultations magiques, à l'avis d'Etienne de Bourbon, comme de tous ceux que nous avons étudiés jusqu'ici. Mais l'action du Malin est indirecte, et, à ce titre, plus ou moins inoffensive. Ce fait nous vaudra le ton badin que prend à présent le prédicateur français. Il conte qu'en sa jeunesse, un de ses compagnons d'étude, délesté de ses livres, avait fait preuve de zèle profane plus que de piété — le ton nous change des 'horribles imprécations' de Chaucer —, en courant consulter des 'malefici' afin de connaître l'identité de son voleur. L'un d'entre eux, après des adjurations démoniaques, dit à un enfant de regarder attentivement dans le glaive qu'il tenait lui-même en main. Après toutes sortes d'images imprécises, le médium crut y distinguer et montra au jeune homme volé, les traits d'un de ses compagnons; l'étudiant ajouta entièrement foi à cette 'vision'. Et Etienne de Bourbon conclut en bon moraliste. La machination du démon n'apparut que le jour où le vrai voleur fut arrêté à la suite de nombreux autres vols. C'est en effet le diable, dit-il en terminant, qui montra en ce glaive les traits d'un innocent afin de semer la mésentente entre les meilleurs amis.⁷⁹

Nous avons remarqué dans les derniers passages étudiés de fréquentes allusions au recours à un médium jeune. Gervais de Tilbury croit pouvoir donner une raison à sa présence. 'Il y a, dit-il, des démons qui ne sont vus que par les vierges. La chair chaste, en effet, a plus facilement la vision des choses spirituelles. Aussi les nigromanciens affirment-ils que seuls, les yeux des vierges sont doués pour les 'expérimentations' du glaive, du miroir, de l'ongle et du cercle.'⁸⁰ Cette interprétation remonte à 1211 et précède donc la grande offensive de peur et de haine que connaîtra la magie. Il ne sera plus guère question à la fin du même siècle de considérer la divination comme la vision de choses spirituelles. Cette opinion élevée était probablement, non moins que les types de divination eux-mêmes, due au truchement des penseurs arabes. Au X^e siècle, Hasan-Ali El-Masoudi écrivait en son ouvrage 'Les Prairies d'Or'⁸¹ que la faculté de pratiquer l'art divinatoire tient à la vigueur de l'âme et à la finesse de la sensibilité. Et au XIV^e., Ibn-Khaldoun prétend que le devin, pour lire dans les miroirs et les liquides, doit s'arracher à l'influence des sens et viser aux perceptions du monde spirituel.⁸² 'La faculté de l'imagination s'emploie avec persistance afin de dégager l'âme de la nature humaine...

Ceux qui regardent dans les corps diaphanes, les cuvettes remplies d'eau... les foies... fixent leurs regards sur un objet à superficie unie, le considèrent avec attention, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent la chose qu'ils veulent annoncer.' Un siècle plus tôt, à Paris, seul, à ma connaissance parmi les Occidentaux, un théologien d'esprit éclectique exposait clairement des vues non moins élevées concernant la divination spéculaire. Guillaume d'Auvergne adopta en effet à son égard une attitude tantôt bienveillante en raison des motifs qui lui paraissaient la fonder, tantôt hostile à cause des éléments, adventices à son avis, dont elle s'encombrait (livres magiques, conjurations, invocations des démons).⁸³ Pour lui, le phénomène de la voyance est dû à des causes psychologiques. 'Il est des apparitions qui se produisent lorsqu'un enfant vierge regarde dans son ongle où il s'imagine voir l'objet volé, le voleur... Or à cause de la petitesse de l'ongle, il est évidemment impossible que le voleur lui-même soit sur l'ongle. Par conséquent, c'est en lui-même que l'enfant voit tout cela... Ces apparitions s'expliquent donc par des images, des illusions et les impressions qu'elles laissent dans la faculté imaginative du voyant... Et si toutes ces visions ont été appelées des ravissements, c'est à cause de l'épouvante qu'elles marquent sur le visage des visionnaires.'⁸⁴ Plus loin, l'évêque affirme à nouveau le caractère imaginaire des visions et l'explique entre autres par la réflexion 'sur elle-même de la pénétration de l'esprit. En effet, l'éclat de l'instrument empêche celui qui regarde de diriger ou de fixer sur les objets extérieurs l'attention de l'esprit; il la refoule et la détourne vers elle-même, forcée qu'elle est de regarder en soi.'⁸⁵ Le théologien poursuit l'exposé de la doctrine platonicienne, telle que l'interprètent du moins ses adeptes arabes, ne voyant dans la science que réminiscences d'anciennes connaissances innées en nous. Seule la vision de l'âme pourra, grâce à un profond recueillement, les découvrir, dissimulées en elle. Cette concentration, tel un ravissement, une extase, n'a pas besoin des yeux du corps pour 'voir'; aussi ces derniers resteront-ils fermés et ne s'ouvriront-ils que graduellement à la lumière, à l'issue de la consultation, de peur que la folie ne frappe le visionnaire ramené brutalement à la réalité visible.⁸⁶ Il est tout naturel que l'épouvante se lise sur ses traits, comme l'auteur le disait déjà plus haut. L'auteur du 'De Universo' n'attribue pas l'usage de jeunes médiums à la même raison diabolique que celle que donnera N. Eymeric. Il reprend celle qu'ébauchait déjà Gervais de Tilbury ('caro incorrupta magis spirituales habet intuitus'); il reconnaît chez les enfants des facultés d'intuition particulièrement brillantes et attribue le recueillement spirituel à la pureté et à l'absence de passions charnelles. Cette haute idée de la

divination, conditionnée par la sainteté et l'ascèse,⁸⁷ ne peut lui avoir été inspirée par la théologie chrétienne. Elle paraît en revanche bien conforme à la conception néo-platonicienne de la divination, 'vision seul à seul', amenant le médium à l'extase.⁸⁸ Pour Jamblique, l'imagination excitée par la contemplation de l'eau est illuminée par cette clarté divine qui inspire son âme et gratifie de visions sa faculté imaginative.⁸⁹ Les mêmes termes, la même élévation de pensée se retrouvent ensuite chez Masoudi et les autres penseurs arabes néo-platoniciens, pour être adoptés avec le même respect par Guillaume d'Auvergne.

La notion même d'illumination divine, obtenue dans l'ascèse et la contemplation, Guillaume d'Auvergne ne devait pas la chercher si loin. Elle était en effet depuis longtemps familière à la théologie latine, d'inspiration augustinienne. Mais la lumière divine dont il est question en ces chapitres sur la divination, est censée éclairer, non l'âme du saint, mais celle de caractères imaginatifs, en une vision qui ne porte le nom d'extase que par analogie. Cette dernière s'obtient en effet par la contemplation d'un objet matériel, tel qu'un corps brillant, et après des exorcismes, des fumigations et des consécration astrologiques. Et comment concilier le blâme que le théologien inflige aux livres exécrationnels, aux rites diaboliques, particulièrement dans le 'De Legibus', et l'admiration profonde pour la divination théurgique professée particulièrement dans le 'De Universo'? Cet apparent illogisme n'est pas dû à une évolution de pensée, ni même, me semble-t-il, à ces contradictions de pensée inévitables en un éclectisme aussi hardi, prétendant concilier extase néo-platonicienne et augustinisme chrétien, ni enfin à des repentirs, des sursauts de conscience orthodoxe brûlant ce qu'elle aurait voulu adorer. Guillaume d'Auvergne, en son indignation même, est une fois encore fidèle à la tradition néo-platonicienne antique qui condamne la basse supercherie et exalte la haute théurgie, et plus encore, conforme à la pensée des philosophes arabes, tiraillés eux aussi entre les restrictions dogmatiques et morales qu'imposait le Coran et les théories néo-platoniciennes héritées des Grecs. Lorsqu'il exècre ces grimoires et dénonce en tant de recettes les ruses du démon, il n'est pas loin d'agir comme Masoudi citant l'opinion illuministe de ses modèles et la conciliant, vaille que vaille, avec son Credo coranique.⁹⁰ Ce dernier n'accordait en effet au devin que la connaissance des secrets, rares et surpris par ruse, que détiennent les démons. La haine que Guillaume d'Auvergne professe pour 'ce livre exécrationnel que (les magiciens) appellent sacré' contribue sans doute à lui concilier les faveurs des théologiens orthodoxes.⁹¹ Elle ne trouve pourtant pas uniquement sa source dans ses convictions chrétiennes.

nes. L'apparent dualisme de cet autre grand penseur indépendant, Roger Bacon, ne doit pas davantage s'expliquer par une attitude tantôt chrétienne, tantôt éprise de l'Antiquité et des arts magiques.⁹² C'est en vertu de son esprit scientifique que le Docteur Admirable distinguait parmi les types de divination, les sciences saines, les divinations-jugements, parties intégrantes de la philosophie d'Aristote, et d'autre part, certains genres d'hydromancie, arts mensongers et démoniaques, faits de conjurations et de lectures interdites. L'élève de Pierre de Maricourt semble vouloir donner aux 'savantes techniques du sage Artéphius' le crédit attaché à des 'expérimentations', disons plutôt des expériences, à caractère scientifique. Guillaume d'Auvergne accordera de même son respect à Artésius, ce philosophe qui sut pratiquer la divination par le seul éclat de l'eau. (Il commit malheureusement, ajoute-t-il, l'erreur d'écrire un livre sur la vertu des noms et signes magiques.)⁹³

Au moment même où Roger Bacon s'adonnait à la traduction d'ouvrages arabes, tels que le 'Secretum Secretorum', à ses yeux, comme à ceux de tant d'autres clercs, détenteurs du savoir antique, Robert de Retines étudiait l'astrologie en Espagne. Daniel de Morley, dégoûté de l'enseignement philosophique que dispensait l'Université de Paris, se rendait à Tolède et y entreprenait l'étude de la philosophie grecque et arabe.⁹⁴ Mais aux yeux de nombreux clercs, la 'scientia toletana' représente particulièrement les 'expérimentations'.⁹⁵ Il n'est donc pas étonnant qu'en fin de cette étude, notre souvenir, se reportant aux trois poèmes français qui en ont fait l'objet particulier, découvre en chacun la mention explicite de Tolède: où il ot appris nigremance: E.M.; après y avoir 'esté tout un ivier et un esté (E.M.; C.R.); aval sous terre en un abisme où parlait au malfé méisme (E.M.). Quant à Ruteboeuf, il associe à l'idée de Tolède, celle, toute naturelle à l'époque, de Naples, où l'empereur Frédéric II avait invité savants arabes et juifs et fait venir de Tolède, en qualité d'astrologue, Michel Scot, traducteur d'écrits magiques.⁹⁶ Il est tout naturel aussi que nous assignions sa source à l'admiration ingénue à l'égard des expérimentations marquée tant en E.M. et C.R. (ot appris, set, seüst tant) que dans les Romans 'latins'.⁹⁷ Si des esprits supérieurs tels que Bacon la professent, y a-t-il rien d'étonnant à ce que les poètes respectent les 'sages', les 'sciens', ceux qui 'sorent molt' de nigremance?

¹ Ed. FOERSTER W. et TROST J., Halle, 1891, qui en ce passage, ne modifie en rien le texte établi par Fr. MICHEL, en 1834, Paris-Londres, d'après le ms. (unique) B.N. fr. 7595, f° 323v.

² Ed. FOULET A., Princeton-Paris, 1929, p. 89-90, d'après le ms. unique, B.N. fr. 1446, f° 86 c. après MEON, en 1826.

³ FOULET L., *Le Roman de Renard, Bibl. Ec. Hautes Et.*, Paris, p. 491, 1.

⁴ Cf. FOULET L., *ibid.* et p. 478.

⁵ Cf. Fr. MICHEL, *l. c.*, p. XXII s.

⁶ IDEM, p. 85 s. On sait que le Roman de Renard, IV, v. 2949 ss., ed. Méon, que cite MICHEL, correspond à notre passage, C.R. 2949 ss. Quant au 'poème anonyme suivant dans un ms. (de la collection Michel) le Roman de la Rose,' c'est la Clef d'Amors', v. 1317 ss. (écrit vers 1165) (ed. Doutrepoint A., *Biblioth. Normannica*. t. V. Halle, 1890, p. 53. Le ms. de Michel est le ms. B., du XV s., collationné par Doutrepoint.)

⁷ On sait que, dès le XII s., la magie s'appelle assez communément 'ars, scientia toletana.' (cf. S.M. WAXMAN, *Chapters on Magic in Spanish Literature*, dans la *Revue Hispanique*, t. XXXVIII, 1916, p. 326 s.) Michel Scot devra sa réputation de magicien à son séjour à Tolède non moins qu'à l'intérêt de ce savant pour les arts occultes.

⁸ B.N. fr. 19512, f° 141 c.

⁹ Ed. J. SALVERDA DE GRAVE.

¹⁰ *Ibidem*, v. 2206 ss. On retrouve la même compagnie, moins nombreuse, il est vrai, en *Partonopex*, f° 141: 'Et fisque et astronomie/et nigromance lor amie', ou en *Roncival*, 165: 'Astronomie sut bien et nigromance.'

¹¹ Cf. aussi R.T. 1419: 'Mais je sai tant de nigromance/Que j'ai aprise dès m'enfance', vers qui reprennent bien des tournures étudiées plus haut.

¹² Cf. aussi MONSTRELET, *Chroniques*, cité par LITRE, s.v. sortilège.

¹³ L'astrologie et l'ingromancie' seront en aussi mauvaise compagnie dans *Bibl. Hist. Maz.* 532, F° 70a, ou dans P. FERGET, *Mirouer de la vie humaine*, f° 122r, ed. 1482.

¹⁴ Cf. *Romans des Sept Sages*, v. 3926, ed. Keller.

¹⁵ Cf. NYVERD G., *Faits merveilleux de Virgille*, Paris, s.d., in 16°, p. 6 s.

¹⁶ *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, s.v. nigromance. Cf. *ibidem*, s.v. ingremance, ingremant.

¹⁷ TOBLER-LOMMATZSCH, *Alt fr. W.*, 1954, s.v. Ingremance, offre une traduction plus nuancée: 'Geisterbeschwörung, Schwarzkunst, Zauberei.'

¹⁸ *Cité de Dieu*, VII, 35.

¹⁹ Ed. BOUDREAU P., dans le *Catalogus Codicum Astrologorum Graecorum*, VIII, 3, p. 136.

²⁰ Ed. CUMONT Fr., *ibidem*, VIII, 4, p. 257. 'Evidens' est une tentative de traduction d'ὀψοπιτελαί; 'opus', probablement, d'ἐνέργεια, comme 'necromantiae', de λεκάνης. 'In crypta' est probablement dû à une addition marginale de copiste. On sait en quels lieux sombres et isolés se pratiquait la magie. Cf. Th. HOPFNER, *Griechisch-Aegyptischer Offenbarungszauber*, Leipzig, 1921, I, § 825.

²¹ Ed. LINDSAY, Oxford, 1911.

²² Ed. MANLY & RICKERT IV, II, Univ. Chicago, 1940, p. 420. Dix-neuf mss. offrent,

il est vrai, la leçon 'geomancie', mais il est difficile de tirer 'egromancy, egre-moinisye, nygromancye' de la graphie 'geomancie'. En revanche, la leçon 'griomancye' due à la distraction et à une mauvaise audition, peut expliquer une correction ultérieure en 'geomancie'.

²³ Ed. DELATTE L., *Textes latins et vieux français relatifs aux Cyranides*, Liège-Paris, 1942, p.66. Un des mss., le Brit. Mus. Arundel 342, du XIVs., donne ici la variante 'negromancias'.

²⁴ Ed. de MELY-RUELLE, *Cyranides*, t. II, p. 30.

²⁵ Le terme νεκρικός n'est pas attesté en grec. Il est formé sur νέκρως, cadavre, et doit être rapproché de νέκρω, plante dont le nom proviendrait, selon les Cyranides, de son usage en nécromancie. Νεκρικός prend le sens de son doublet νεκρικός, de même formation, qu'atteste LUCIEN, *Dial. Dieux*, 24, 1; *Peregr.*, 33. De même existent les doublets νεκρόμασας, νεκρόμαντις, νεκρομαντεῖον, νεκρομαντεῖον et peut-être νεκρομαντεία, νεκρομαντεία, qu'on pourrait tirer du témoignage de VARRON légué par S. AUGUSTIN, *Civ. Dei*, VII, 35.

²⁶ Cf. QUICHERAT, J., *Procès de condamnation... de Jeanne d'Arc*, Paris, 1845, III, (*Soc. Hist. Fr.*), p. 452 s.

²⁷ Voir l'excellent ouvrage de A. DELATTE, *La Catoptromancie grecque et ses dérivés*, Liège-Paris, 1932, *passim*.

²⁸ *Liber VIII Questionum*, V, *De reprobis ac maleficis*, dans HANSEN, J., *Quellen u. Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwabns...*, Bonn, 1901, p. 293, I, 15. Parmi les poètes italiens, Louis PULCI est un des premiers, au XVs., à associer les notions de 'negromanzia', de 'sperimenti' et d'école de magie de Tolède, dans le *Morgante Maggiore*, chant XXV, stance 256: Che dirai tulettor, che un *negromante*/Sendo in Tolleto, avea chiamato a caso/... Questa città di Tolleto solea/Tenere studio di *Negromanzia*/Quivi di magica arte si leggea/Publicamente a di *Piromanzia*/E molti geomanti sempre avea/et sperimenti assai d'idromanzia/... (v. 256 ss.).

²⁹ Je trouve en J. TAHUREAU, *Second Dialogue du Democritic*, p. 232, ed. 1602, la variante originale de 'encromance', dans laquelle on pourrait voir une des étapes entre 'necro' et 'ingro' si on veut faire remonter la forme 'ingro' à la source latine plutôt qu'à un intermédiaire plus récent 'nigro'.

³⁰ 'Il avoit à Toulete esté' (E.M. 11) se répète en C.R. 2949: '(à Toulete)... i eut esté'. Les vers suivant chacun de ces deux passages sont identiques, nous l'avons souligné plus haut: 'Tout un ivier et un esté'. 'Apris avoit de l'ingremance', de C.R. 2953, apparaît en E.M. 7, soit un peu plus haut, avant la tirade:

'il avoit... esté/Tout l ivier...': 'Où il ot apris nigremanche.' Le v. 6 d'E.M. 'puis ke de Toulete revint' s'exprime en termes similaires et à une place analogue, en C.R. 2949: 'Tant c' à Toulete en est venus.' C.R. adopte, comme E.M., la tournure de la proposition principale négative, flanquée d'une précision géographique, et suivie d'une proposition subordonnée relative. (Il n'ot homme jusqu'à S. Jake/qui tant seust de...; Onques ne fu clers qui en France/Seuist tant de...) Quant aux termes de ces trois vers, ils ont, mot pour mot, un sens analogue chez les deux poètes. Cette similitude frappante porterait même à ne voir dans l'espère' de E.M. qu'une variante quelque peu fantaisiste d'esperimens' de C.R., mot dont la place correspond parfaitement à celle d'espère'. Ce serait un 'hapax' que seules, les nécessités de la rime pourraient expliquer en E.M. La fantaisie du poète semble se manifester également au v. précédent: 'dyodake'. Mais, à moins de supposer une source commune à E.M.

et à C.R., cette hypothèse impliquerait la dépendance d'E.M. par rapport à C.R., d'un texte coloré et pittoresque par rapport à un passage sans relief, constitué d'emprunts. Cf. TOBLER-LOMMATZSCH, *Alt. fr. W.*, IV, 1954, s.v., ne cite pas davantage un seul passage qui puisse confirmer l'hypothèse 'espère', esperiment.

³¹FOULET cite de même le 'refu' du v. 2958, 'ruse', et oublie celui du v. 2950 (à prendre dans un sens analogue.)

³²MICHEL ne sait que dire du 'dyodake'. TROST-FOERSTER, *L. cil.*, propose d'y voir le Zodiaque. Cette interprétation tire sa valeur du rapprochement avec 'firmament' et 'espère', dans le sens de 'sphère'. Peut-être l'éditeur pensait-il au texte de *Chron. fr. MS. de Nangis*, en 1377: 'Coupe d'or très finement esmaillée de l'espère du ciel, ou estoit figuré le Zodiaque.' Cf. aussi TOBLER-LOMMATZSCH, s.v. diodake.

A propos de 'bachin', Michel cite l'exemple bien connu, tiré des Alexandrides médiévales. Ce 'Roman d'Alexandre' remonte à l'*Epitome des Res Gestae Alexandri Magni* de JULIUS VALERIUS. L'ouvrage de ce dernier est une version latine, du III^e s. de notre ère, de la *Vie d'Alexandre*, attribuée à CALLISTHENE. C'est dans le chap. I qu'il est question du bassin magique de Nectanébo. Cf. ABEL A., *Le Roman d'Alexandre*, Bruxelles, 1955, p. 126, note 82.

³³Il en existe plusieurs recensions qu'offre l'édition de DELATTE A., *Anecdota Atheniensia*, I, Liège-Paris, 1927, p. 10 ss., 397 ss., 470 ss., 572 ss., 649 ss. La 'Clavicula Salomonis' qui est conservée en de nombreux mss. à la Bibliothèque Nationale (lat. 15127, 18510, etc.) en est une adaptation latine assez large. S. Liddell McGregor MATHERS édita la 'Clavicula Salomonis' d'après des mss. du British Museum (*The key of Solomon the King*, Londres, 1889). Les versions françaises de ces écrits salomoniques sont contenues notamment dans les mss. Ars. 2346, 2348-50, 2493-94, et B.N. 24244-5, 25314. A. DELATTE a retrouvé récemment et édité dans le *Bull. Cl. Lettres Acad. R. Belg.*, 'Un nouveau témoin de la littérature solomonique, le codex Gennadianus 45 d'Athènes', Bruxelles, 1959.

³⁴A propos de ces types de divination hallucinatoire, je renvoie le lecteur à DELATTE A., *La Catoptromancie grecque et ses dérivés*, Liège-Paris, 1932 et à l'art. de HOPFNER Th., dans les *Studies presented to F.L. GRIFFITH, Egypt Explor. Soc.*, 1932, p. 218-232. Nous avons fait l'histoire de la lécanomancie dans une monographie, *La Lécanomancie grecque, ses origines et son développement*. Liège, Bibl. Univers., 1957. On peut aussi consulter F. CUNEN, *Les pratiques divinatoires attribuées à Joseph d'Egypte*, dans la *Revue des Sc. Relig.*, XXXIII, 1959, p. 396 ss.

Ce terme 'hygromancie' provient évidemment de 'hydromancie', comme 'nigromancie', de 'nécromancie'. Comme le vocable dérivé latin, le terme dérivé grec a pris un sens plus large. L'hygromantia désigne autant l'hydromanteia (ou 'lécanomanteia', *An. Athen.*, p. 493 ss.) que l'inspection du miroir (*An. Athen.*, p. 469) ou du cristal (*An. Athen.*, p. 499). Dans le traité de magie attribué à Salomon, que conserve partiellement un ms. du XVI^e s. (Athous, Dionys. Mon. 282), le grand roi est censé confier à son fils Roboam 'la clé de tout l'Art de l'Hygromancie.' (*An. Athen.*, p. 649). Or il tient sa promesse en lui confiant, d'après la seconde partie du Traité, de nombreuses recettes de lécanomancie, de catoptromancie, d'onychomancie, etc. (Voir le Ms. Monac.

70, ed. dans le *Catal. Cod. Astrol. Graec.*, VIII, 2, p. 143, et *An. Athen.* p. 397 ss., 470 ss.)

³⁵ Extrait du ms. Neapolitanus, II C 33, f° 233, ed. *An. Ath.*, p. 617, lignes 14 ss.

³⁶ A.A. (*An. Athen.*), p. 494, 499, 577, 579, 581, 582, 583, 586, 592, 595.

Sur le caractère apotropaïque de la couronne coiffant la tête du magicien ou du médium gréco-égyptien, voir F. CUNEN, dans les *Symbolae Osloenses*, XXXVI, 1960, p. 70, note 5.

³⁷ A.A. p. 12, 406, 473. Voir le ms. Arsenal fr. 2350, II, vii, f° 232, 236: 'Des Couteaux, Arthame Epee...' Le mot 'arthame' me paraît provenir du grec 'artamos' 'boucher, cuisinier, meurtrier'. Le glaive de l'Art salomonique doit en certaines circonstances avoir servi à un meurtre. (A.A., p. 12, 1.15; 406, 1.19; 473, 1.6.)

³⁸ A.A., table, s.v. μάχαιρα, p. 700.

³⁹ A.A., p. 25.

⁴⁰ A.A., s.v. βίνα, κύκλος, πόλος, τζέρκουλος.

⁴¹ A.A., p. 81, l. 16.

⁴² A.A., p. 76 ss. Il est à noter que c'est dans les mêmes feuillets 37 ss. du ms. Athènes B.Nat. 1265, qu'il est question de ces deux animaux.

La 'Clef d'Amours', l. cit., doute de l'efficacité de la magie amoureuse: 'Ja n'iert par les ars de Toulete/Fine amour quise ne parfete/Ne croi ja en telz sorcheries.'

⁴³ A.A., p. 85, l. 10; 87, l. 11; 456, l. 4.

⁴⁴ A.A., p. 409, l. 14 ss, et 475, l. 6 ss. Cette pratique remonte aux premiers siècles de notre ère. Voir par ex. le *Papyrus Lond. CXXII*, 68-70 (*Papyri Gr. Mag.*, ed. K. PREISENDANZ, vol. II)

⁴⁵ A.A., table, s.v. δαίμονες et πνεύμα. Les πνεύματα de A.A. 26, l. 28, sont appelés δαίμονες à la ligne 30.

⁴⁶ A.A., table, s.v. βελζεβούλ, βεελζεβούλ, βερζεβούλ.

⁴⁷ *Ibidem*. Sur le sens de fée, fé, malfé, voir B. FOSTER, dans *French Studies*, 1952, p. 345-52.

⁴⁸ *Grandes Chroniques de France*, ed. J. VIARD, 1937, vol. IX, p. 19-23, d'après le *Continueur de la Chronique de Guillaume de Nangis*, ed. GIRAUD, II, p. 47-50 et le *Rec. Hist. Gaules et de France*, XX, p. 633 s.

⁴⁹ En la même année, fut brûlé à Paris un moine de Morigny qui recourait à l' 'Ars Notoria', façon de s'assimiler les sciences par la contemplation de symboles représentant chacune d'elles et par l'invocation de 'aucuns noms mes-cogneus, lesquies noms on creoit fermement que c'estoit noms de deables.' En 1303, un autre cistercien, assailli par le diable, trouva en un cercle un abri sûr. (*Gr. Chron. France*, VIII, p. 231). Je trouve une autre allusion à la magie, ingromance, dans le *Rec. Hist. Fr.*, XXI, p. 181 'Une doctrine de ingromance qui avoit esté condampnée pieça devant.'

⁵⁰ A.A., p. 590, l. 7 ss. Voir DELATTE A., *La Catoptromancie*, p. 155 s.

⁵¹ Certaines étaient dites en vue de découvrir des trésors, en plein XVIII siècle. Missel, crucifix, soutane, grimoire baptisé par un prêtre, procession se rendant à minuit au pied d'une croix plantée à un carrefour, autant d'éléments magiques affectés d'un signe sacré... négatif. Cf. BEAUNE H., *Les sorciers de Lyon*, Dijon, 1868, p. 20 ss., 53 ss.

⁵² A.A., table, s.v. όγίασμα.

⁵³ C'est en vertu d'un raisonnement analogue que l'on n'ajoutait foi qu'en l'efficacité des reliques volées. Voir SILVESTRE H., dans la *Revue Belge Phil. Hist.* 1952, 3-4, p. 723 ss.

⁵⁴ Ed. MOLLAT, 1927, p. 22, 52; je cite l'éd. de HANSEN, *Quellen u. Untersuchungen*, p. 48.

⁵⁵ *Le Manuel des Péchés*, Paris, 1940, p. 256. Sur l'auteur et ses sources, cf. *ibid.*, p. 252 s., 276.

⁵⁶ Ed. FURNIVALL F.I., *Early English Texts*, 1901, *Handlying Synne*, v. 351 ss.; *Manuel des Péchiez*, *ibid.*, v. 1093 ss.

⁵⁷ Ce procédé très courant était déjà condamné par les Conciles du Haut Moyen-Âge (cf. LABAT, *Concilia antiqua Galliae*, *passim*).

⁵⁸ K.O. PETERSEN, *The sources of the Parson's Tale*, Cambridge, Mass., 1901, *passim*.

⁵⁹ R.E. FOWLER, *Une source française des Poèmes de Gower*, Macon, 1905, p. 35 ss.

⁶⁰ Le Prof. MANLY, *Some New Light on Chaucer*, Londres, 1926, lui attribue au contraire une connaissance approfondie et originale en matière de sciences occultes, opinion que Miss M.E. THOMAS, *Mediaeval Scepticism and Chaucer*, New-York, 1950, p. 120, semble encore partager.

⁶¹ Nous aimerions revenir plus tard sur cette question. Cf. G.R. OWST, 'Sortilegium' in *English Homiletic Literature of the XIV century*, dans les *Stud. pres. to Sir Hilary Jenkinson*, Londres, 1957, p. 272. Le Prof. Owst trace des parallèles saisissants dans son art. sur le *Destructorium Viciorum*, d'*Alexander Carpenter*, Londres 1952, particulièrement aux pp. 32-36.

⁶² Ed. MANLY & RICKERT, IV, II, Univ. Chicago, 1940, pp. 419-420. Nous avons traité plus haut des variantes qu'offrait la lecture de 'nigromancye'.

⁶³ Rappelons que pour ARNOULD E.J., *Le Manuel des Péchés*, p. 276, la 'Summa de Viciis' est la source principale du 'Manuel des Pechiez', comme elle le sera un peu plus tard, de la 'Somme le Roi' et de Chaucer.

⁶⁴ L'ouvrage que le Frère Laurent ou Lorens rédigea pour Philippe III, le Hardi, en 1279, est aussi connu sous d'autres noms: 'Livre des Vices et des Vertus', 'Miroir du Monde', dont une édition pourrait établir les sources et l'ordre des Mss., assez différents. Cf. W.N. FRANCIS, éd. *The Book of Vices and Virtues*, E.E.T.S., London, 1942, p. XI, n. 2, XXI ss.)

⁶⁵ A part l' 'Ayenbite of Inwy' ('Remords de Conscience') de Dan Michel (1340), il existe d'autres versions anglaises de la 'Somme le Roi', notamment le 'Book of Vices and Virtues', du XIV siècle également, que Francis a édité, *op. c.* Nous citons l' 'Ayenbite' dans l'éd. de MORRIS R., E.E.T.S. 23, 1866, p. 43, et le *Book of Vices and Virtues*, dans celle de FRANCIS, 1942, p. 39. Les deux passages se trouvent classés sous le chapitre de l' Avarice, 'the fifth Head of the beast': Ayenb.: 'To This zenne belongeth the zenne of ham the vor pans maketh to clepie thane dyeuel and maketh the enchauntemens and maketh to loky ine the zword other ine the nayle of the thoume, vor to of-take the thyeves other vor othre thinges. B.V.V.: To this synne acordeth the synne of hem that for silver or gold doth coniuere the deuel and makes thes wichecraftes, and maketh to loke in a myrour, in a swerd, or in a nail of a child for to bryng out thefte or suche othere thinges.'

⁶⁶ GIRALDI CAMBRENSIS, *Itinerarium Cambriae*, I, ix, (*Opera*, ed. J.F. DIMOCK, VI, Londres, 1868, dans les *Rerum Britannicarum M. A. Scriptores*, p. 87-89).

Ranulf HIGDEN, qui s'inspire souvent de G. de Barri en son *Speculum Curatorum*, de 1340, lui reprend une de ses anecdotes sur la spatulomancie (Ms. Durham Cath. Chap. Libr. B IV, 36, f° 23b) Cf. OWST G.R.; *Destructorium Viciorum*, p. 2, n. 1; 35, n. 1.

⁶⁷Nous comptons revenir sur cette question à propos de l'étude de la spatulomancie. Melle M. Th. d'ALVERNY a déchiffré et analysé le f° 99 du ms. B.N. lat. 3713, dans les *Mélanges Clovis Brunel*, Paris, 1955, 1, p. 10-32. Il y est question d'une épaupe de bélier 'bien enduite de toutes parts d'huile d'olive', dont l'usage hallucinatoire paraît obvie, mais la recette comprend aussi l'usage d'un couteau à manche d'ivoire. Le devin entend-il combiner les deux objets à surface brillante à des fins hallucinatoires? C'est ce que nous aimerions tirer au clair en une autre étude.

⁶⁸GIRALDI CAMBRENSIS, *ibid.*, p. 89.

⁶⁹Cf. DELATTE A., *Anecd. Atheniensia*, s.v. κλέπτειν (εὐρεῖν)

⁷⁰CESAIRE D'ARLES, sermon 184, ed. G. MORIN, p. 710 en atteste la fréquence dès son époque: 'Solet enim diabolus in hac parte decipere christianos, ut si aliquis *furtum* pertulerit, instiget de amicis suis ille crudelissimus persecutor, et dicat ei: 'Veni secreto ad illum locum, et ego tibi *excitabo personam* quae tibi dicat qui est qui tibi furatus est argentum aut pecuniam tuam, sed si hoc cupis agnoscere, quando ad locum illum venis, noli te signare.' On voit que l'apparition du voleur était attribuée à l'intervention du démon, et qu'à ce titre, elle était l'objet des condamnations conciliaires.

⁷¹Le *Manuel de l'Inquisiteur* de BERNARD GUIDON prescrit d'interroger le devin 'sur la façon dont il prétend découvrir un voleur et des choses cachées' (ed. MOLLAT, *Coll. Class. Hist. France*, 8, 9, 1926-7, II, p. 23, 53; cf. aussi HANSEN J., *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns...*, Bonn, p. 49, 15. Pour Michel SCOT, *Liber Introductorius*, ms. Bodl. 266, f° 22-23r (trad. et comment. en DELATTE, *op. laud.*, p. 25-28) c'est dans le vase (d'eau) ou dans la gemme que s'opère l'*'experimentum furti'*; selon le synode d'Exeter de 1287 (*Synodus Exoniensis, Modus exigendi confessiones*, ed. WILKINS, in *Concilia magnae Britanniae et Hiberniae*, Londres, 1737, 4 vol. in f°, II, p. 162), c'est dans le glaive ou dans le bassin, les deux instruments divinatoires communs à E.M., au Manuel des Pechiez et à Chaucer; pour Nic. EYMERIC, in *Tractatus contra Astrologos imperitos atque contra nigromanticos de occultis perperam judicantes* (B.N. lat. 3171, f° 84), c'est dans le miroir que certains prétendent découvrir le voleur; selon Etienne de BOURBON, *Anecdotes historiques, légendes et apologues*, ed. LECOY DE LA MARCHE, in *Public. Soc. Hist. Fr.*, Paris, 1877, p. 316 ss., §360, c'est à nouveau dans l'épée; pour GUILLAUME D'AUVERGNE, *De universo*, II, 2; 35 (*Opera Omnia*, Paris, 1674, I, p. 878 A g, h; B, f) c'est particulièrement dans l'ongle; enfin, selon CECCO D'ASCOLI, *Sphaera mundi cum tribus commentis nuper editis*, Venise, 1499, f° 24b, c'est dans le miroir, l'épée, le cristal, ou l'ongle que l'on peut pratiquer l'*'experimentum furti'*.

⁷²Cf. DE KEYSER, in *Ann. Soc. Emulation Bruges*. LXX. 1933, p. 39 ss.

⁷³*Opera hactenus inedita* Rog. BACONIS, fasc. 1-15, 5: *Secretum Secretorum*, cum glossis et notulis, ed. R. STEELE, O.U.P., 1920, p. 6: 'Aliquando apparent ymaginarie, ut in ungue pueri virginis carminati et in pelvibus et ensibus et in spatulis arietis, secundum modum eorum consecratis, et in ceteris rebus politis, et demones ostendunt eis omnia que petunt, secundum quod Deus

permisit. Unde pueri sic inspicientes res politas vident ymaginarie res furtive acceptas et ad que loca deportate sunt, et que persone asportaverunt et... demones apparentes omnia hec illis prius ostendunt.'

⁷⁴Cf. DELATTE, *Anecd. Athen.*, p. 37 ss.; 430 ss.

⁷⁵N'oublions cependant pas que R. Bacon, malgré l'objectivité relativement grande de son esprit — si l'on tient compte de son époque —, fut à Paris, l'élève de l'alchimiste, Pierre de Maricourt, qui lui inspira sans nul doute le goût et le respect des 'espériments' autant que celui de l'expérimentation.

⁷⁶En 1238, les évêques allemands condamnent au synode de Trêves 'ces conjurations qui s'opèrent pendant l'inspection du feu, du glaive ou de quelque autre façon' (cf. MANSI, MARTIN & PETIT, *Amplissima collectio conciliorum*, t. XXIII, 484 (cap. 37).) D'après la 'Summa de officio inquisitionis', sorte d'aide-mémoire à l'intention des Inquisiteurs (1270), ces derniers auront à s'informer si l'accusé 'fecit experimentum speculi vel ensis vel unguis, vel sperae vel manubrii ebumei... circuli et infantis, vel si intestinis animalium vel spatulis vel in manibus hominum...' (*Forma et modus interrogandi augures et ydolatras*, ed. DOUAI, *Les hérétiques du Midi au XIII^s*, Toulouse, 1891, p. 13-15, d'après le ms. B.N. lat. 4224, rééd. par HANSEN, *Quellen...*, p. 42-44 d'après des mss. de Florence et de Rome.)

En 1287, le synode d'Exeter (ed. WILKINS, *l.c.*) condamne également comme contraires au premier commandement les 'prestiges', tels qu'on en pratique 'pro furto, in gladio, in pelvi, et in nominibus scriptis et inclusis in luto et impositis in aqua benedicta.'

⁷⁷Ms. Bodl. 266, f^o 22 s. (cf. DELATTE, *La Catoptromancie*, p. 25-28.)

⁷⁸*Directorium Inquisitorum*, ed. Pegna, Rome, 1587, II, 43, p. 338 B d, quaest. XLIII; *Tractatus contra demonum invocatores*, B.N. lat. 1664, f^o 114; *Tractatus contra astrologos imperitos...*, B.N. lat. 3171, f^o 84.

⁷⁹*Anecdotes historiques...*, in *Public. Soc. Hist. France*, Paris, 1877, p. 316 ss., §360.

⁸⁰Ed. d'extraits de LIEBRECHT, F., Hanovre, 1856, p. 6; I, 17: 'sunt et quidam (daemones) qui a virginibus tantum videntur; caro enim incorrupta magis spirituales habet intuitus; unde asserunt nigromantici in experimentis gladii vel speculi vel unguis aut circini solos oculos virgineos praevalere. (Pour la leçon 'circuli' au lieu de 'circini', cf. DELATTE, *op. laud.*, p. 24.)

⁸¹Texte et trad. de C. BARBIER de Meynard et PAVET de Courteille, III, p. 349 ss.

⁸²*Prolégomènes Historiques*, trad. par M. DE SLANE, dans les *Notices et extraits de manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, t. XIX, p. 221, 236.

⁸³L'attitude du grand penseur est trop nuancée pour la définir ici. Nous renvoyons le lecteur à l'analyse faite par DELATTE A., *La Catoptr.*, p. 28-40, et à VAN STEENBERGHEN F., *Le mouvement doctrinal du IX au XIV siècle*, in *Histoire de l'Eglise*, de FLICHE & MARTIN, 13, Paris, 1951, p. 194 ss. En son 'De Legibus', Guillaume d'Auvergne ne manifeste aucune bienveillance envers ces pratiques abominables, et il ajoute qu'elles sont connues parfaitement de tous. 'Dès qu'on tombe sur des livres magiques exprimant nettement la pensée de l'auteur, l'impiété des sacrifices diaboliques se manifeste à tous.' (GUILLIELMI ALVERNI *opera omnia*, Paris, 1674, *De Legibus*, ch. 24 (I, p. 70 A f). Cf. également ch. 24 (I, p. 78 A h); ch. 26 (p. 86). Il montre à nouveau une aversion plus discrète dans le *De Universo*, II, 2, 35 (*l.c.*, I, p. 878 A-B)

⁸⁴*De Universo*, *ibid.*; cette mention de l'épouvante éprouvée par les vision-

naires ne dénote pas, comme on pourrait le croire, une réminiscence des critiques du 'De Legibus'. L'épouvante est un phénomène bien naturel lorsqu'on revient de l'Au-delà, qu'il soit divin ou diabolique. N. Eymeric dira aussi que l'imagination du voyant dilate l'espace restreint du miroir et l'agrandit aux dimensions requises. Mais à peine engagé dans cette voie rationnelle, il manifeste des préjugés plus obtus que jamais. Il est faux, selon lui, que les démons aiment la pureté et l'innocence du médium. Ces enfants apparemment innocents sont des êtres nuisibles et pervers, fort souvent incubes ou succubes. (*Contra Astrologos*, l.c., f° 84v.)

⁸⁵ *De Universo*, p. 1049, B c-d.

⁸⁶ *Ibidem*, p. 1049-1050 A.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 1053-1054.

⁸⁸ Cf. FESTUGIERE A. J., *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, I, *Sciences Occultes*, Paris, 1944, *passim*; IDEM, *L'expérience religieuse du médecin Thesalus*, in *Revue Biblique*, 48, 1939, p. 43-77. Le terme 'autoptos' apparaît souvent dans les divinations hallucinatoires des papyrus magiques: voir PREISENDANZ K., *Papyri Graecae Magicae*, vol. III, table, s.v. αὐτοπτικός, αὐτοπτος, αὐτοψία. Mes articles XXXVI et XXVII dans *Symbolae Osloenses* étudient une formule de lécanomanie αὐτοπτος.

⁸⁹ JAMBLIQUE, *De Mysteriis*, ed. Parthey, III, 14. Voir aussi son allusion à αὐτοπτική δεῖξις, πῦρ αὐτοπτικόν, ἀλήθεια αὐτοπτική en II, 4, 6, 10. On observera le même respect pour l'αὐτοπτος en DAMASCIUS, *Vita Isidori*, 14, dans *Patrologie Grecque*, t. 103, 1252.

⁹⁰ MASOUDI, *op. c.*, p. 348 ss.

⁹¹ *De Universo*, II, 2, 35; II, 3 (l. c., p. 1057).

⁹² R. BACONIS, *Opera hactenus inedita*, l. c., p. 9.

⁹³ *De Legibus*, XXVII, p. 91 A d.

⁹⁴ Cf. SCOFIELD W. H., *English Literature from the Norman conquest to Chaucer*, Londres, 1931, p. 62 s.

⁹⁵ Cf. *supra*.

⁹⁶ Cf. VAN STEENBERGHEN F., dans *l'Histoire de l'Eglise*, l. c., XIII, p. 180, 293.

⁹⁷ Disons un mot du 'dyodake'. Le terme est indubitablement lié à ceux du firmament et de la sphère. L'astrologie était très fréquemment en cette époque, étudiée et pratiquée par les mêmes amateurs de sciences occultes qui s'adonnaient à la divination. L'associati on de pensée qu'offre E.M. est donc toute naturelle. Les trois termes concourent à suggérer le concept d'astrologie'. Distraire l'un d'eux du groupe en lui donnant un autre sens serait mettre en doute l'interprétation à donner aux deux autres. Si nous voyons en effet dans l'espère, la sphère, instrument hallucinatoire, analogue à l'épée et au bassin, dont parlent la *Summa de Officio Inquisitionis* citée plus haut ('experimentum... unguis vel sperae vel manubrii eburnei') et le *Voyage d'Outremer*, de Jean de Mandeville, ed. WARNER G., Roxb. Club, Westminster, 1899, p. 115 (chap. XXV); si en 'dyodake', nous voyons, au lieu de 'Zodiaque', une leçon en elle-même aussi satisfaisante du point de vue phonétique, 'diadoke' (de 'diadocos, pierre magique aux propriétés divinatoires), nous ne pouvons plus donner d'explication plausible à la présence de 'del firmament'. Il est tentant d'endosser à E.M. la mention de deux procédés divinatoires supplémentaires, mais plus raisonnable de n'y voir que la sphère et le zodiaque des astrologues. (Le diadocos, gemme latine du De Lapidibus de Damigeron, est

reprise par l'évêque MARBODE, en son *Liber Lapidum*, puis passe dans la première version française, XII siècle: 'Cil ki diacodos avra/Par aive diviner porra/E saveir des secrez desus/Ne nule pierre ne valt plus.' Cf. STUDER P. & EVANS J., *Anglo-Norman Lapidaries*, Paris, 1924, *Glossary*, s.v. diadocos. Les variantes 'diacodos, diadocode' de la version susdite v. 913 du *Lapidaire* de Cambridge, v. 1294, rendraient vraisemblable la leçon 'dyodake' d'E.M., la métathèse vocalique se justifiant aisément par la rime 'S. Jake'.)

WORDS AND PLACES IN THE WRITINGS OF EDWARD THOMAS

By MAIRE A. QUINN

IN 1911 an edition of Isaac Taylor's *Words and Places* appeared, edited and introduced by Edward Thomas.¹ The fact that Edward Thomas undertook to edit Isaac Taylor's scholarly study of the derivation, meaning and distribution of place-names witnesses to his enthusiasm for place-names and place-name lore. This is an aspect of Edward Thomas's work which has been overlooked until now because much of his writing on the subject is contained in his rather inaccessible and generally neglected prose works and book reviews. In this essay I propose to consider some facets of Edward Thomas's approach to place-names, paying particular attention to his keen interest in their historical dimension. Familiarity with his approach to 'words and places' will help to illuminate the poet's achievement in 'The Combe', a poem which is the product of a lifetime's musings on ancient names and places.

It must be admitted at the outset that for Edward Thomas part of the charm of place-names is due to their intrinsic poetry. In *The Ickniel Way*, for instance, he refers to 'the fascination of a roll-call of country names'² and his poems for his children exploit the delights of such a roll-call:

If I should ever by chance grow rich
I'll buy Codham, Cockriden and Childerditch,
Roses, Pyrgo, and Lapwater . . .

(*If I Should Ever by Chance*)

Wingle Tye and Margaretting
Tye – and Skreens, Bandish, and Pickerells,
Martins, Lambkins and Lilliputs . . .

(*If I were to Own*)

His joy in such quaint rural names finds similar expression in excited torrents of place-names in *The South Country*:

¹ J.M. Dent, London, 1911.

² *The Ickniel Way*, London, 1913, p. 12.

How goodly are the names hereabouts! – Dinas Dene . . .
 Balk Shaw, Cream Crox, Dicky May's Field, Ivy Hatch,
 Lady Lands, Lady's Wood, Upper and Lower Robsacks,
 O Bram Wood, Ruffits, Styants Mead, the Shode, and, of
 course, a Starvecrow.

What a flavour there is about the Bassetts, the Boughtons,
 the Worthys, the Warrants, Winterbournes, Deverills,
 Manningfords, the Suttens: what goodly names of the
 South Country – Woodmansterne, Hollingbourne, Horsmonden,
 Wolstanbury, Brockenhurst, Coburn, Lydiard Tregoze,
 Lydiard Millicent, Clevancy, Amesbury, Amberley (I once
 tried to make a beautiful name and it was Amberley, in
 which Time had forestalled me); what sweet names
 Penshurst, Frenshaw, Firle, Nutley, Appleshaw, Hambledon,
 Cranbrook, Fordingbridge, Milksham, Lamburn, Draycot,
 Buscot, Kelmscot, Yotton, Yolding, Downe, Cowden, Iping . . .³

In a review of R.A. Beckett's *Romantic Essex* he records his gratitude for the 'mere repetition of such names as Ashingdon, Cressengs, Haver-ing-atte-Bowe, Sible Hedingham, Parndon, Roydon and the like',⁴ and a review of W.H. Davies' *Songs of Joy and Others* praises the poet for making 'an exquisite music of some old Monmouthshire names that were sweet, but never so sweet'.⁵ Elsewhere, he refers to the recurring names of old inns as possessing 'the charm of fixed epithets and phrases recurring in ballads and the Homeric poems'.⁶ Place-names are for Thomas redolent of the whimsical and elusive native genius of England. He once referred to them as 'a well of native English undefiled'⁷ and some of the most racy and incomprehensible of these names are attributed to Lob, the incarnation of this native English genius:

'Twas he first called the Hog's Back the Hog's Back,
 That Mother Dunch's Buttocks should not lack
 Their name was his care. He too could explain
 Totteridge and Totterdown and Juggler's Lane:
 He knows, if anyone. Why Tumbling Bay,
 Inland in Kent, is called so, he might say.

(Lob)

³ *The South Country*, London, 1932, pp. 51 and 153.

⁴ 'The Daily Chronicle', 1st May, 1901.

⁵ *Ibid.*, 30th January, 1912.

⁶ 'The Morning Post', 22nd November, 1906.

⁷ 'The Academy', 22nd March, 1902.

Thomas, however, delights not only in the poetry of place-names but also in their historical dimension:

Few in the multitude of us who handle maps are without some vague awe at the Old English lettering of the names of ancient things, such as Merry Maidens, Idlebush Barrow, Crugian Ladies, or plain Carn, Long Barrow or Dolmen . . . We are touched in our sense of unmeasured antiquity, we acknowledge the honour and the darkness of the human inheritance.⁸

In *The Heart of England* he points to the historical aspect of London place-names which are 'an epitome of the world and time'. London street names commemorate the history of the world, 'famous and unknown men; battles, conspiracies, far-off cities and rivers', but the city's place-names also recall an earlier phase of English history when much of the urban area of London was still open country. Its street names serve as a reminder of 'streams and hills now buried by houses' while the names of its inns, 'as rich as the titles of books in an old library', suggest 'many an inn by wood and mill and meadow and village square'.⁹ A notice listing the names of copses and woods where underwood is for sale provides the impetus for a journey backward in time. At Penshurst he read the following names: Black Hoath Wood, Heronry Pond, Marlpit Field, Tapper's Wood, Ashour Farm, Sidney's Coppice, Weir Field, Well Place. In this case it is the seventeenth century literary associations of the place-names that lead to a recovery of the past:

I was back in Sidney's time, remembering that genial poem of Ben Jonson's 'To Penshurst' and especially the lines:

Thy copse too named of Gamage thou hast there

 Each branch doth yield the conies; and the tops
 Fertile of wood. Ashore and Sidney's coppes,
 To crown thy open table, doth provide
 The purple pheasant with the speckled side.¹⁰

Edward Thomas's *Celtic Stories* points to yet another facet of the link between past and present afforded by ancient places and place-names. The fact that Arthurian legend employs place-names still extant in Wales

⁸ *The Ickniel Way*, p. 32.

⁹ *The Heart of England*, London, 1906, p. 9.

¹⁰ *The South Country*, p. 207.

means that 'a man today could walk in the steps of Kilhugh and Rhonabury'.¹¹ In his retelling of Arthurian legend Thomas is careful to preserve these place-names. His story of 'Kilhugh and Olwen', for instance, contains references to the 'Stag of Redynvre', the 'owl of Cwm Cawlwyrd', the 'Eagle of Gwern Abbey' and the 'Salmon of Llyn Llyn'. Another of his *Celtic Stories* seems specially designed to illustrate his remark that 'a man today could walk in the footsteps' of these old Celtic heroes:

Arthur sent out the swiftest hunters, and with them Dridwyn and his own hound Cavall. They hunted through St. David's and Milford and over the Presselly Mountains, through Cardigan and back along the valleys of the river Loughor and the Aman, over the Black Mountains and the Beacon of Caermarthen, into the Tawy Valley, and over the Beacons of Brecknock... At the pool of Ewin in Bettws on the slopes of the valley where Aman runs into Loughor, the boar turned upon Arthur himself and slew heroes as well as hounds and yet escaped. He was making eastwards away from these fatal valleys towards the Severn, and Arthur summoned all Cornwall and Devon to meet him at the estuary of the Severn.¹²

In the case of the Arthurian cycle, then, the use of place-names still extant results in a rapprochement of the heroic ages and the contemporary world.

For Thomas, however, the most important contribution of the place-name to the establishment of a relationship between the historical and the contemporary resides in the fact that such a place-name is actually a living oral communication from the past. Isaac Taylor had stressed that the place-name is a medium of historical communication in *Words and Places*:

Local names... are never mere arbitrary sounds, devoid of meaning. They may always be regarded as records of the past, inviting and rewarding a careful historical interpretation...

... the name of a district or of a town may speak to us of events which written history has failed to communicate.

The names of places are conservative of the more archaic forms of a living language, or they embalm for us the guise and fashion of speech in eras the most remote.¹³

¹¹ *Celtic Stories*, Oxford, 1911, p. 127.

¹² *Ibid.*, p. 108.

¹³ *Words and Places*, (1864) pp. 1-2.

In *The Last Sheaf* Edward Thomas quotes some lines of Wordsworth's which testify to his own awareness of the importance of the place-names as a means of communication between past and present:

Mark how all things swerve
From their known course, or vanish like a dream;
Another language spreads from coast to coast;
Only perchance some melancholy Stream
And some indignant Hills old names preserve,
When laws and creeds and people all are lost.¹⁴

Thomas is conscious of the history latent in place-names and desires to probe beneath the poetry of these names to come to terms with their meaning:

If only those poems which are place-names could be translated at last, the pretty, the odd, the romantic, the racy names of copse and field and lane and house.¹⁵

On one occasion he envisaged Malory as a poet who read 'the legends written tersely in the names of crag and forest'.¹⁶ It must be noted that Thomas did not naively envisage the place-name as a direct communication from antiquity, undistorted by the passage of time. In a review of W.P. Duignan's *Notes on Staffordshire Place-names* he deals with this very issue, remarking that in the matter of the preservation of place-names 'the chapter of accidents is large; for invaders and hasty scribes shamefully mauled the words' but concluding that 'in most cases the soul of a place-name is immortal; like the mountains, the brook, the way-side oak, for which it stands, 'sedet aeternumque sedebit'.¹⁷

The fact that Thomas contributed a preface to Isaac Taylor's *Words and Places* is evidence of his serious interest in the subject of historical communication. He even undertakes Taylor's role of explaining place-names on occasion. An answer to a query of Gordon Bottomley's, for instance, elicits the following explanation of the word 'Winterbourne':

A Winterbourne is a river running only in the winter. They are common in the chalk. All the Summer you can walk over their grassy beds and under their bridges, as a rule. They give part of the names of many

¹⁴ *The Last Sheaf*, London, 1928, p. 104.

¹⁵ *The South Country*, p. 153.

¹⁶ 'Literature', 7th October, 1899.

¹⁷ 'The Academy', 22nd March, 1902.

villages in Dorset and Wiltshire.¹⁸

In *The South Country* he points out that Beisgawen 'bears a name that connects it with the assembling and rivalry of the bards of Britain'.¹⁹ He notes that 'the name Ewell, like that of the Oxfordshire Ewelme, seems and is said to be connected with the presence of Water'.²⁰ In the course of a review in 'The Morning Post' he lists some villages 'whose names record that they once stood out a little above the primeval marsh — Childrey, Goosey, Pusey, Charney, Hanney, and Tabney...'.²¹ Elsewhere he questions a writer's connection of the 'bury' in Buryclose with burial.²²

The title of Isaac Taylor's book, *Words and Places*, aptly designates Thomas's approach to the subject of historical places and place-names, both elements being frequently found intertwined in his writing. It is not a case of a failure to distinguish between the two entities for in 'Words' he carefully discriminates between 'name' and 'thing':

Make me content
With some sweetness
From Wales...
From Wiltshire and Kent
And Herefordshire
And the villages there —
From the names and the things
No less...

A near interchangeability of ancient place-name and place in Thomas's writing arises from the fact that he looks on both as a communication from the past and, therefore, applies to both the same metaphor of verbal transmission. The deliberate blurring of the distinctions between place-name and place in this regard may be seen in operation in the following passage from *The South Country*:

... if we but knew or cared every wavering line of hedge or path or road were an inscription, brief as an epitaph, in many languages and characters. But most of us know only a few of these unspoken languages of the past and only a few words in each.²³

¹⁸ *Letters from Edward Thomas to Gordon Bottomley*, edited by R.G. Thomas, London, 1968, p. 169.

¹⁹ *The South Country*, p. 163.

²⁰ *In Pursuit of Spring*, London, 1914, p. 49.

²¹ 'The Morning Post', 20th August, 1908.

²² 'The Daily Chronicle', 22nd July, 1909.

²³ *The South Country*, p. 155.

Here the allusion to an ancient site as a 'brief' phrase from one of the 'unspoken languages of the past', a reference which would furnish an apt definition for an ancient place-name, inevitably effects a merger between 'name' and 'thing'. An even more obvious instance of this synthesizing process may be observed in another passage in *The Heart of England*:

A dolmen rises out of the wheat in one field, like a quotation from an unknown language in the fair page of a book. The names of the places are in the same language, and yet how smoothly they issue from the lips.²⁴

Here ancient place and ancient place-name are juxtaposed and the metaphor of verbal transmission is applied to both. Nevertheless, while drawing on such metaphors to illuminate his theory of the past's communication with the present through historic places and place-names alike, Thomas does manage to maintain a fine distinction between 'word' and 'place'. It will be noted that while the place-name makes an oral contribution ('issue from the lips') the place offers an 'inscription' in 'characters' and is 'like a quotation . . . in the fair page of a book'.

In his use of the metaphor of the written word to describe the kind of access to the past offered us by an historic site Thomas makes use of an image which Hardy also employed to similar purpose. Interviewed on the subject of Stonehenge, for instance, Hardy had the following observation to make:

A nation like our own ought to have what may be called a final guardianship over any monument or relic which is of value to it as a page of history, even though the hieroglyphics of such monument or relic cannot be deciphered as yet.²⁵

Stonehenge is here referred to both as a 'page of history' and a series of undeciphered hieroglyphics. In like manner Hardy's recognition of the antiquity of England as a whole also finds expression in the metaphor of 'characterity':

. . . these ancient lands
Enchased and lettered as a tomb
And scored with prints of perished hands . . .²⁶

²⁴ *The Heart of England*, p. 128.

²⁵ *Thomas Hardy's Personal Writings*, edited by Harold Orel, London, 1967, p. 197.

²⁶ 'On an Invitation to the United States', *The Collected Poems of Thomas Hardy*, London, 1968, p. 99.

Unlike Thomas, however, Hardy does not advert to the fact that the ancient place-name is an oral transmission from antiquity so that this aspect of the communication of past and present is not to be encountered in his writings.

The coupling and near interchangeability of place-name and place in Thomas's historical meditations is due to an awareness that through the medium of ancient place and ancient place-name alike temporal barriers may be overcome and past and present may enter into communication. Some places proclaim themselves ancient by means of their appearance and structure; the antiquity of others is attested to by their names. Thomas's association of ancient place-name and place springs from a recognition of their equality as historical media.

In the introduction to *Words and Places* Thomas remarked that 'Studies like Canon Taylor's can only feed the roots of the imagination...' and in his own case the poetic flowering resultant on his fascination with 'words and places' may best be seen in the poem, 'The Combe'. In this poem, by a combination of ancient Celtic place-names and a wooded combe reminiscent of ancient Celtic landscape, Thomas seeks to create a fastness of early English civilization. Our foregoing study of Thomas's concern with ancient places, place-names and their role as media between antiquity and the modern world helps to illuminate his intent in this poem for in 'The Combe' he is 'the great writer [who] so uses the words of everyday that they become a code of his own which the world is bound to learn...' ²⁷In 'The Combe' this code is written in the ancient Celtic tongue transmitted to contemporary man by means of place-names and the poem's precise reference to the English past only becomes transparent when we have understood the linguistic connection between the words 'combe' and 'badger'.

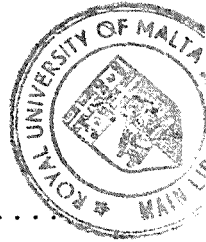
'Combe', meaning valley or hollow ground, is a word dating back to the Celtic world of ancient Britain, the earliest stratum of English civilization of which we have any linguistically communicated record. That Thomas was aware of the antiquity of the word is probable in view of his keen interest in the derivation and meaning of place-names, combe being a fairly common place-name component. It is also noteworthy that Celtic place-names, in particular, fascinated Thomas. Reviewing W.P. Duignan's *Notes on Staffordshire Place-names* he displays an eagerness 'to be on the scent of a Celtic origin' and regrets 'the paltry number of instances of a transition from British into Anglo Saxon', lamenting the

²⁷*The South Country*, p. 136.

fact that although 'names are a nation at least as old as the Jews we can seldom trace them beyond Anglo Saxon times'.²⁸ In the unlikely event that Thomas was ignorant of the Celtic origins of the word 'combe' the lack would have been supplied by Isaac Taylor's *Words and Places*. Isaac Taylor treats of the word 'combe' at some length on two occasions:

The word 'cwm' is very frequently used in Wales, where it denotes a cup-shaped depression in the hills. This word, in the Saxonised form 'combe', often occurs in English local names, especially in those countries where the Celtic element is strong. In Devonshire we have Ilfracombe, Yarcombe, and Combe Martin; and the combes among the Mendip Hills are very numerous. The Celtic county of Cumberland has been supposed to take its name from the 'combes' with which it abounds. Anderson, a Cumberland poet, says of his native county:

There's Cunwhitton, Cumwhinton, Cumranton,
Cumrangan, Cumrew, and Cumeatch,
And many nair Cums i the County,
But nin wi' Cumdivock can match.



.....

Combe was an early loan-word from the Celtic, appearing as 'cwm' in modern Welsh names, such as Cwm Bechan, and in Strath Clyde taking the form 'cum', as Cumwhitton and Cumdivock, both in Cumberland. It is not, however, confined to these districts, as we have Combe in Surrey, and High Wycombe in Bucks. Winchcombe in Gloucestershire is called in a charter 'Wincelcumb', glossed 'in angulo vicus' (A.S. wincel, a corner). Comb is found in Wessex charters in the eight century, and then vanishes from English literature till 1578. A combe is usually a hollow in a hillside, and corresponds in meaning to 'hope', a word which takes its place in certain northern and Mercian districts.²⁹

Although 'badger' is not an early loan-word from the Celtic its ancient Celtic equivalent, 'broc', still persists in place-names. The badger is, in fact, the only surviving animal whose early Celtic name is still extant.³⁰ Again it may be pointed out that if Thomas were unaware of the connection between 'badger' and the Celtic term 'broc' a reading of Isaac Taylor would have remedied the deficiency, for Taylor twice equates 'badger' and 'broc':

²⁸ 'The Academy', 22nd March, 1902.

²⁹ *Words and Places*, pp. 173 and 244.

³⁰ A.C. Baugh, *A History of the English Language*, New York, 1965 pp. 85-6.

The badger or broc gave its name to Bagshot, Broxburne, and Broxden... Other wild animals whose names often occur are... the Badger or Broc, at Bagshot, at Broxbourne, and at Brokenborough in Wilts, anciently Broken-eber-egge, or Badger-boar-corner...³¹

The South Country provides a concrete instance of Thomas's association of the badger with early Celtic civilization. In a description of a Cornwall the following observation occurs: 'A cormorant flies low across the sky – that sable bird which seems to belong to the old time, the time of badger and beaver, of ancient men who rose up out of the crags of this coast'.³² However, it is the concluding line of 'The Combe' itself, where Thomas refers to the badger as 'That most ancient Briton of English beasts', which provides the final and most authoritative comment on the poet's reason for the choice of the badger. This line makes it obvious that Thomas was aware of the fact that the badger is the only surviving animal whose early Celtic name is still extant.

The rarity of early Celtic survivals in modern English makes the coupling of 'combe' and 'badger' seem decidedly more than a fortuitous occurrence. The choice of the combe as the badger's habitat would seem rather to be prompted by the fact that the badger is indigenous to the combe, both being survivals from Britain's ancient Celtic era. An analogous example of an historical rapport between scene and animal in Thomas's writings occurs in *The Last Sheaf*:

Once I met a small bear in one of the tangled dells in the neighbourhood. He was curled up in the sun between bushes of gorse, and his master's head was buried in his fur. If the bear had been alone it might have been a scene in Britain before Caesar's time, but though it was 1904 the bear looked indigenous. This dell is one of those which may be natural or artificial, or perhaps partly both, a small natural combe...³³

Another passage in *The Last Sheaf* also helps to illuminate the historical significance which Thomas attaches to such a place as the combe. Writing of chalk-pits which form 'islands of copse in the midst of arable' he has the following observations to make:

These islands are attractive largely, I think, because they suggest fragments of primeval forest that have been left untouched by the

³¹ *Words and Places*, pp. 331 and 400.

³² *The South Country*, p. 160.

³³ *The Last Sheaf*, p. 36.

plough on account of their roughness . . . One is so broken up by the uneven diggings, the roots of trees, and the riot of brambles that a badger is safe in it with a whole pack of children . . . The old chalk pits, being too steep and rough to be cultivated, soon grow into places as wild as ancient Britain.³⁴

Many of the characteristics of the chalk pit, noted here, are similar to those of the combe in the poem. Both are 'steep and rough' and situated in the chalk. 'Uneven diggings' anticipates the 'steps' of the poem, the 'roots of trees' are common to both scenes and the 'riot of brambles' in the chalk pit has its counterpart in the 'bramble, thorn and briar' of the combe. Both settings also offer a place of refuge to the badger. Not only do Thomas's prose description of a chalk pit and his poem 'The Combe' have many details in common but the vein of fancy aroused by such a setting in the prose is remarkably similar to that suggested in the poem. 'Uneven diggings', roots, brambles, chalk, steepness and roughness, the presence of a badger, such things in combination set Thomas's mind thinking on the 'primeval', on the 'wildness of ancient Britain'. In the poem the method is much less direct than in the prose passage and the descriptive details are shaped into new and more imaginative patterns but this prose analogue, nevertheless, may help to substantiate part of the underlying significance of 'The Combe'. Awareness of 'The Combe's' early Celtic bias seems to warrant a fresh analysis of the work.

The darkness of the combe, twice stressed in the opening line, sets it apart from its surroundings and endows it with an air of mystery, of uniqueness and antiquity. It recalls, for instance, the brooding darkness of Egdon heath at the beginning of Hardy's *The Return of the Native* and, like it, conjures up a vision of a primitive land in mysterious communication with primeval forces, preserving alive the dark rites of the past. Elsewhere, Thomas also refers to the remote past in terms of darkness. Commenting on his reaction to ancient lettering on maps in *The Ickniel'd Way* he writes: 'We are touched in our sense of unmeasured antiquity, we acknowledge the honour and the darkness of the human inheritance.'³⁵ In *The Last Sheaf* he again associates darkness and antiquity in his explanation of the place-name, 'Dark Lane': 'Travel has hollowed out this descent, bramble and furze bushes on the banks help to darken it. Yet the name of 'Dark Lane' is due rather to the sense of its ancientness than to an extremity of shade'.³⁶ The combe is dark, also, in its secret-

³⁴ *Ibid.*, pp. 31-3.

³⁵ *The Ickniel'd Way*, p. 32.

³⁶ *The Last Sheaf*, p. 51.

iveness and taciturnity, in its withdrawal from the modern scene, 'dark' being in this case, the visual equivalent of the anthropomorphic expression, 'its mouth is stopped'. On yet another semantic level the phrase, 'its mouth is stopped', implies a physical barrier, an impediment to exit or entrance, and the 'bramble, thorn and briar' guard the inviolability of the combe by rendering it almost impenetrable. The 'bramble, thorn and briar', in turn, as we have already noted, conjure up the thickets and briary wilderness of ancient Celtic England. At first, the combe's introvertedness, its aloofness from twentieth century civilization, is matched by the indifference and incuriosity of the modern world in its regard:

And no one scrambles over the sliding chalk
By beech and yew and perishing juniper
Down the half precipices of its sides, with roots
And rabbit holes for steps...

The idea of difficulty of access made plain in earlier lines is reinforced by such words as 'scrambles', 'sliding', and 'half precipices', all of which point to the arduousness and danger of the descent into the combe, but that this fortress of the past is not impossible of penetration is conveyed by the mention of 'steps'. They are, however, the kind of steps that only a country lover would recognise as such, 'roots and rabbit holes'. It seems that, as so often in Thomas's poetry, the inference is that the past is approached only through the rural present, as indeed it is in this poem itself. The combe is immune to temporal change, unaffected by the seasonal cycle, by the passage of day and night:

The sun of Winter,
The moon of Summer...
Are quite shut out...

Its solitary visitor is 'the missel thrush that loves juniper' and the even greater isolation of the combe in the future is indicated by the fact that juniper is 'perishing'.

The combe of this poem, as we have sought to establish from a comparison of external and internal evidence, is a fortress of the ancient Celtic world, a relic of the oldest stratum of English civilization. So far, in terms of landscape and its flora and fauna, Thomas has been attempting to define the sort of relationship that previously subsisted between early English civilization and its latterday counterpart. The final part of the poem treats of the violent disruption of this relationship of past and present. The focus now shifts to the badger and to the combe as his ha-

bitat. The whole build-up of detail in the poem which invests the combe with the sacredness of an inviolate sanctuary of Celtic antiquity endows the badger with a kind of hieratic dignity. This attitude is strengthened by the deliberate avoidance of all description of the badger, the purposeful abstention from any mention of distinguishing characteristics that would individualize him. He remains simply 'the badger', the tutelary deity of the combe, custodian and symbol of the ancient Celtic world of Britain, 'That most ancient Briton of English beasts'. The word 'Briton' in this, the concluding line, may be used to stress the fact that the civilization that left us the words 'broc' and 'combe' was the foundation of modern British civilization so as to emphasize the continuity that should exist between ancient and modern. The killing of the badger in the context of the poem as a whole is not merely a piece of localized brutality but an act of violence perpetrated against the past, resulting in the further estrangement of an already tenuous relationship:

The Combe was ever dark, ancient and dark.

.....

But far more ancient and dark

The Combe looks since they killed the badger there ...

Exactly what violation of England's past Thomas is referring to in 'The Combe' is difficult to determine from the context. It is most probable, however, that the poem, written in December 1914, was intended as an oblique commentary on the mortal threat to the English heritage posed by the First World War.

On the basis of Edward Thomas's imaginative interest in ancient place-names and places I have argued that the combe and the badger of 'The Combe' are related not only spatially within the poem but linguistically and historically as well and that their relationship as representatives of the early Celtic civilization of Britain is intrinsic to the poem's meaning. A failure to understand the implications of Thomas's choice of flora and fauna on this occasion accounts for such strained interpretations of the poem's conclusion as C. Day Lewis's:

The ancient Briton metaphor derives added colour, it may be, from the badger's head – white, with a black streak on either side – which, if we substitute for black the dark blue of woad, gives us an association with the woad-stained white faces of ancient Britons.³⁷

³⁷C. Day Lewis, 'The Poetry of Edward Thomas', *Essays by Divers Hands* (transactions of the Royal Society of Literature), vol. xxviii, London, 1956.

This is a very ingenious explanation of the badger's association with ancient Britain but it is alien to Thomas's habitual approach to historical material. A correct reading of 'The Combe', in fact, would seem to demand historical and onomatological equipment similar to Thomas's own or, at least, a familiarity with his approach to 'words and places'. 'The Combe' illustrates how studies like Canon Taylor's fed the roots of Edward Thomas's poetic imagination.

ON THE BOUNDARY BETWEEN SYNTAX AND LOGIC

By ZDZISLAW KEMPF

THE subject of the present article is the assertion that the main categories of internal syntax which appear within a simple sentence, such as subject, predicate, object and other modifiers, are not grammatical but logical means. The ground for such an opinion may be the fact that the above-mentioned categories of syntax are not expressed by grammatical means in most languages best known and investigated. They are, then, not expressed grammatically in the Indo-European, Semitic and Ural-Altaic languages. The opposite pole of our conception, however, is the assertion that the mentioned syntactical categories may be denoted with grammatical means and that there are languages in the world in which they are just in such way uttered.

The mechanism of language communication in a great degree is founded upon formal distinctiveness called relevance. The word as a language sign of an out-of-language context becomes a form only when it stands in opposition to other adjacent words and when it differentiates from them becoming relevant. Opposition and relevance are then the grounds for language communication and condition of understanding, to begin with phonemes which owing to their oppositional character differ from positional variants, up towards the uppermost units – the syntagmata which must also be in opposition to deserve the name of forms. But we are aware of a strange phenomenon that in most languages there are arranged in oppositions even sentences and clauses in the parataxis and hypotaxis, for they have their language indicators; on the other hand, however, such categories as subject, predicate etc. are not set in opposition, thus they are not language forms.

Without doubt the exigency of relevance by using forms contrasted and opposite is different in various languages. We deal thus with diverse types of language formalism. If we recognize namely as a language form a lexical element widened by a morpheme, e.g. by a flexional termination, then treating matters only morphologically we should recognize as the most distinctive in a formal sense the Tabasaranian language in the north-east Caucasus which according to L. Hjelmslev's¹ opinion pos-

¹Louis Hjelmslev, *La catégorie des cas*, Acta Jutlandica VII, 1, pp. 137-8, Aarhus (Denmark), 1935 (tome I).

sesses 52 cases with endings, further perhaps the Hungarian language with its 18 cases, the Finnish with its 15 formal cases, the Sanskrit with 8; on the other hand the least distinctive would be Romance languages without formal declension or the idioms of the Malayo-Polynesian branch, where there is no trace of case terminations. But thus we would straiten overmuch the notion of language form. It is namely a matter of fact that the same part as endings grown together tightly with their themes do play in a lot of languages also loose elements attached before the words. Already Bernhardi in 1805² came out with the thesis that prepositions perform the same functions as case endings. There is not a shadow of doubt that if we treat matters functionally there is the same semantic value in the Latin construction *eo loco* 'in this place' as in the later *in eo loco*. Thus the elements which the Latin grammar had called onesidedly 'praepositiones' and which may stand before or after nouns, perform the identical function as case endings. The notion of language form should, then, be widened in order to avoid its being unpractically narrow, and, in the investigation of many language types, already useless. Why, then, if we reiterate the old error of Latin grammarians that 'casus est declinatio nominis quae fit maxime in fine,' should we consider language form simply as the ending attached to its theme, and not a pre- or postposition connected with a stem? Both constructions do perform anyway the same function in the given language systems. The more so since in the diachronic scale the old exclusively morphological standpoint seems to be wrong, for in the development of languages there is seen an eternal fluctuation between the ending (an auxiliary word adjoined) and the preposition (an auxiliary word loose). The cardinal difference between the so-called flexion and agglutination is, perhaps, only a difference of degree, not of quality, that is to say agglutination is an annexation looser, flexion on the other hand is a way of annexation more compact that produces changes not only in the morphological tying (Sanskrit *pat* 'foot', acc. *pad-am*, Greek Σφιγγξ (= *sphink-s*), gen. Σφιγγός (*Sphing-os*), Polish *matk-a* 'mother', dat. *matk-e*, Finnish *kaupunk-i* 'town', inessive *kaupung-issa* 'in town'), but even modifications within the theme which affect the vowels (Ukrainian *dim* 'house', gen. *dom-u*, German *Land* 'country', plur. *Länd-er*; well-known English mutations; *woman, women; mouse, mice; goose, geese*) or occurring in the form of very deep changes in the stem vowels termed 'internal flexion' in the Semitic languages (Arabic *ḥarf* 'letter; character', plur. *ḥu-*

²A. F. Bernhardi, *Anfangsgründe der Sprachwissenschaft*, Berlin 1805.

rūf, *timsāh* 'crocodile', plur. *tamāsīh*). The phenomenon of internal flexion is followed in the Arabic language by similar changes in word-formation, e.g. $\sqrt{h}r\bar{m}$ - *ḥarrama* 'to proclaim someone as saint', *iḥram* 'vestment worn by Mohammedan pilgrims', *ḥarām* 'shut; forbidden; sacred', *ḥurma* 'shut or sacred thing; wife', *ḥarīm* 'wife or wives; the women's part of a house; harem.' Thus, if we treat this problem only within the limits of the declension, we must agree with the fact that in a lot of languages the theme with the ending has the same function as the word with the preposition and alike within the conjugation we become aware of a distinct tendency that in the Indo-European languages endings convey the task of form-generation to personal pronouns. Thus in the Latin language in the conjugation of the present tense the main burden of formal relevance rested on endings, e.g. *am-o*, *am-as*, *am-at*, *am-amus*, *am-atis*, *am-ant*, but in present-day Swedish this distinctiveness has been shifted to personal pronouns: *jag älsk-ar*, *du älsk-ar*, *han älsk-ar*, *vi älsk-ar*, *ni älsk-ar*, *de älsk-ar*, because the ending *-ar*, identical in the whole paradigm, ceased to be a relevant element. But to be fully correct we ought to recognize as a language form both the Latin *am-o* (in which the pronoun *ego* 'I' may be omitted) and the Swedish *jag älsk-ar*, in which the pronoun *jag* 'I' may not be omitted.

The notion of language form so extended will be of use to us, because we shall endeavour to advance to the utmost our investigations and inquiries as to whether such notions as subject, predicate and so on, are language forms or not. If it proves that they are not forms, it will be advisable to exclude them from grammar and transfer them to logic. We shall thus call a form a language element that possesses the property of distinctiveness. I think that there are three ways of such a distinguishing: 1. the phonetic 2. the morphological and 3. the syntactical one. Distinction by means of phonemes is a rarer way of form construction. It occurred in processes of apophony whose primitive semantics is now mainly obliterated as in this Slavonic series: *mīr-q* 'I die', **mer-ti* 'to die', *sū-mṛ-tī* 'death', *mor-ŭ* 'pestilence, murrain', *u-mir-ati* 'to die', *mar-a* 'nightmare'. With respect to the consonants that perform a role of productive of cases let us adduce the Arabic reduplications like: $\sqrt{h}w\bar{f}$ 'to be afraid', *ḥawf* 'fear', but *ḥawwafa* 'to frighten', *ḥawwāf* 'timid, shy', *jamāl* 'camel', but *jammāl* 'cameleer'; $\sqrt{k}f\bar{l}$: *ḥafala* 'to shut', *ḥufl* 'padlock', but *ḥaffāl* 'locksmith'. Nevertheless, forms are mostly generated by morphological means, or if we extend the notion of the form according to the above-mentioned opinion, then we shall recognize as productive of forms also auxiliary words, chiefly prepositions. Within the limits

of the so-called word-formation forms are constructed of words either by adjoining prefixes or suffixes or even infixes. These methods have but a geometrical character, since they denote the place within a morphological continuum of the word that is chosen by the given language to attach there a morphological indicator. It is obvious that several types of languages display their character which consists in the preference and predisposition to one of the three above-mentioned ways of word-formation. In the Indo-European languages the procedure of infixion is rather moderate (Latin *pinxi*, *pictus*, Greek λαμβάνω, ἔλαβον (*lambanō*, *élabon*) 'I take; I took', Sanskrit *yuñjmaḥ* 'we join', *yugam* 'yoke'). In the Semitic languages prefixion is scarce (e.g. the prefixes *t-*, *m-*: $\sqrt{h}rm$ 'to shut' – *tahrīm* 'interdiction', *maḥram* 'one who has access to the harem') and the whole burden of morphological and semantic means is laid upon the internal flexion. Here also the notion of the grammatical form must be extended from the flexional case (e.g. the Arabic three cases from the word *shams* 'sun' – nominative *ash-shams-u*, genitive *ash-shams-i*, accusative *ash-shams-a*) to a word with a preposition (e.g. *fī* 'in, within', *bi* 'with', *min* 'from' : *al-walad-u* 'boy', *fī 'l-walad-i* 'in the boy', *bi 'l-walad-i* 'with the boy', *min 'l-walad-i* 'from the boy'). In the idioms of the great Malayo-Polynesian language family immense stress in word-formation and flexion is laid upon prefixion. E.g. in the Malayan (Indonesian) language from the word base *angin* 'wind' we get the following formations: *angin-angin* 'gossip', *berangin* 'to blow', *berangin-angin* 'to take the air', *menangini* 'to air; to ventilate; to fan', *menganginkan*, *mempengaruhi* 'to air'.

Finally, let us not forget a manner of form creation also, the syntactical one. It is a fact that in some languages certain forms are uttered by the position of words relative to each other in the sentence. We shall see, however, that position has a very limited use, because of the fact that man's memory grows tired by reckoning and differentiating positions. Nevertheless the syntactical position in several languages, even Indo-European ones, is the means which is very near the ideal we are in search of, though it is a means inconsequent and liable to deformation and limitation in the further development of languages. In fact, however, the syntactical position (word order) e.g. the order of the dative before the accusative (German: *Ludwig stellte Johann Marie vor* 'Louis introduced Mary to John') is a means generative of forms, because it distinguishes formally dative from accusative.

Let us ask now whether the above-mentioned elements which are fundamental to syntax and since for centuries have been recognized as its

very corner-stones, above all subject and predicate, are discerned, viz. grammatically marked, and in consequence whether they are language phenomena or only logical categories without any reflection in the language system. We must agree with the second assertion – in most known languages they are not language elements. Let us start with the subject. In none of the better known languages is the subject marked grammatically. Such marking might be performed, as we have stated formerly, by a specific factor – phonetic, morphological or syntactical (ending, preposition or word order). It might be marked in another way still – by involving the subject entirely within the scope of another grammatical category, e.g. within a part of speech. We know namely that parts of speech are grammatically marked (see further on), so that the subject entering in totally and filling up the given part of speech would be also marked by its language indicators. Let us adduce an example from natural science. The symptom of the birds is the fact that they feed by aid of beaks, the mammalia, however, do it with the dentation. Likewise presents itself the problem of birds' motion by aid of wings and of their breeding by hatching eggs. Exceptions from this rule are very rare, e.g. the *Omithorrhynchus anatinus* or *Echidna aculeata*. We may thus assert that the feature of possessing a beak, flying with wings and breeding by means of eggs is a class of phenomena that wholly corresponds to the notion 'bird' understood as a class. Let us ask what is the matter with the subject? Does the subject as a class of phenomena coincide totally with the class of the noun? No. Does it coincide wholly with the pronouns? By no means. Further investigations on this way will prove fruitless. Almost all may be the subject. The subject may be a noun (*PARIS is the capital of France*), a pronoun (*HE is a good fellow*), an adjective (*THE POOR and THE RICH, THE WEAK and THE STRONG, THE YOUNG and THE OLD have one common father*), forms of a verb (*TO BE or NOT TO BE, that is the question*); an auxiliary word (*In all this was a small BUT*), even a whole sentence (*'GOD SAVE THE KING' is a hymn*). I have adduced here English examples, very common and legible, but the material of a number of world languages would afford us many other proofs. Hence, the category of the subject and the category of parts of speech are incomparable with each other; they are two different classes of phenomena.

But the question arises what profit would we obtain for our problem, if the subject be involved wholly in a given class of parts of speech, e.g. in the class of the noun? It would be important to us, because parts of speech are mostly marked in language systems. It is known that in

many languages, particularly in those of the Indo-European group, there is a distinct inflection of nouns (by case endings) and another inflection of verbs (by personal endings). Although in many languages of the Indo-European branch nouns and adjectives are inflected alike (e.g. in Greek and Sanskrit there are themes in *-o-*, *-ŭ-*, *-ū-*, *-a-*, *-ī-*, *-ī-* and various consonant themes), there are distinct noun suffixes opposed to those suffixes which are also elements that distinguish a given class, e.g. in Sanskrit the suffix *-ti* (\sqrt{stu} 'to praise' : *stu-ti* 'the praise', $\sqrt{vṛdh}$ 'to grow': *vṛddhi vṛdh-ti* 'growth') is substantival, the suffixes *-mant* and *-vant* are, however, adjectival (*vasu* 'wealth' : *vasu-mant* 'wealthy', *vidyut* 'lightning' : *vidyut-vant* 'abundant in lightnings'). Similarly, adducing the Greek forms from the theme εἰρήνη (*eirēnē*) 'peace' we are aware that the themes εἰρήνικο-, εἰρηναίο- (*eirēniko-*, *eirēnaio-*) are adjectival, εἰρήνευ- (*eirēneu-*) verbal, without the need to adduce the proper endings. In English, as is known, the accent often distinguishes the noun from the verb: *cóntact*, to *contáct*; *cóntrast*, to *contrást*; *éxport*, to *expórt*; *ímpress*, to *impréss*; *óbject*, to *objéct*; *présent*, to *presént*, *récord*, to *recórd* etc. Even adverbs are often marked morphologically: English *other-wise*, Latin *iunc-tim*, *cordiali-ter*, Romance *final-mente*. We must state, thus, that the subject is not distinguished by any mark and because it does not come wholly into a category of parts of speech, since it may be each of them, so it is not marked by means of the morphological indicators of those parts of speech. The subject belongs, then, to a quite other sphere of phenomena than language facts.

But is the subject perhaps used to being expressed exclusively by a certain case? Commonly it is expressed by the nominative, but not necessarily. It may be expressed correctly by an infinitive; it may be a part of speech uninflected (*This your ONLY irritates me*; *A loud HURRAH rent the air*), it may be a sentence or clause or even a part of a word (*The Romance -MENTE in cordial-mente is derived from mens, mentis 'mind'*) and in such uses it is not possible to apply cases. In a number of languages the subject must not stand in the nominative, it may appear also in the genitive. It is due to partitive functions, e.g. in Lithuanian there are very frequent sentences as *ŽMONIŲ būvo miške* 'people were in the wood', *PAUKŠČIŲ lakstė ore* 'The birds were flying in the air', where in the forms *žmonių*, *paukščių* we deal formally with plural genitives. This phenomenon exists in French (*Il y a DE LA VIANDE dans la boutique*) and in the Finnish language *LEIPÄÄ on pöydällä* 'there is bread on the table' (verbatim: "of bread" there is on the table'). One may imagine subjects being used in other cases than in the usual nominative and in

the partitival genitive. In exotic languages such applications are frequent (e.g. in the so-called ergative construction) and even in English we might imagine a subject in the semantic dative or instrumental case, as follows: *Would it be possible to give this task to parachutists? To PARACHUTISTS will do. He hesitated if he might write the petition by means of type-writer or with the pen, but he decided: WITH THE PEN will suffice.*

Matters stand likewise with other parts of the sentence. They also do not have their own language indicators. For example, does some special even least morpheme distinguish the predicate, object or other modifiers? They are not discerned nevertheless by being totally included in a given language class, e.g. in a class of parts of speech. The predicate is mostly a verb, but there are, however, numerous constructions like the Polish *ojcie'* CHORY 'father (is) ill', Russian *on* ANGLICHANIN 'he (is) an Englishman', with the elision of the linking verb. Besides, even in constructions like *brother IS A DOCTOR* the stress in the predicative form does not rest upon the linking word (copula), but on the main 'praedictum' which by its turn may be arbitrarily either a noun (*brother is A DOCTOR*), or an adjective (*brother is GOOD*), or a participle (*brother is LOVED*). There are even languages in which the function of the predicate is performed by uninflected parts of speech as in this Polish slang construction: *Jasiek jest HO-HO!* 'Johnny is good (clever, brave...)', where the function of the completing word is performed by the interjection *ho-ho!*

The modifier of the subject in its wide sense, which was called by the Latin grammar 'appositio', is nevertheless not denoted by any language mark. We can distinguish four species of this syntactical element: 1. an appositive (explanatory modifier) *sensu stricto*, e.g. *Napoleon, EMPEROR OF FRANCE*, 2. a modifier of the subject, put mostly before it, that may be an adjective, pronoun, numeral or participle, e.g. *the GOOD boy, ONE boy, a SINGING boy*. 3. a modifier of the subject which occurs in the genitive: *the waves OF THE SEA*, 4. a modifier with a preposition: *the girl WITH BLUE EYES*. We see thus that this syntactical means is in no relation to parts of speech, nor to cases, since it possesses a quite other dimension and nature than those language categories. Even the so-called adverb modifier is a logical category without evident language markings. This part of sentence is usually expressed by adverbs (*I shall come EARLY; The books are HERE; You are ALWAYS right...*), but there are in many languages constructions with prepositions, often very intricate, as in this long adverbial place modifier in Lafcadio Hearn's 'Japanese letters' (July 22, 1893): *I went up steps BETWEEN HEIGHTS OF CLIPPED SHRUB-*

BERY AND RANKS OF FLOWER POTS FILLED WITH ORNAMENTAL PLANTS INTO A PIAZZA, FULL OF ROCKING-CHAIRS AND LAMPS AND SILENCE.

And now we shall revise the question of the object. This syntactical category also is a logical invention, for it is not uttered with language means. The object is usually a noun, but may also be a pronoun, numeral or participle which may stand in all cases except the nominative. Owing to this it is obvious that the object is found in no necessary relation to parts of speech, the more so since, in addition to declinable parts of speech, a verb (an infinitive) may also be an object (*She began TO WEEP*). We do not see nevertheless that the object must stand in some indispensable case. Ordinarily the object is placed in the accusative (direct object): *I am eating THE FRUIT*, afterwards the object may stand also in the dative or instrumental case (indirect object): *John gave money TO JAMES*. It is clear that the object has no language indicator which would distinguish it, thus it is not a grammatical but logical category. However let us examine whether the position (word order) is a factor which could distinguish and bring into relief the object? There are languages called by certain linguists positional, in which the case function is performed by word order. Illustrating this phenomenon we mention above there is the Chinese language. Already W. Wundt³ signalized the role word order plays in the case system of certain languages, as he asserted that the four cases called by him 'cases of internal determination' (innere Determination), that is to say nominative, genitive, dative and accusative, may be expressed by word order and this idea was subsequently taken up by L. Hjelmslev⁴ in his outstanding study on the category of cases, where he wrote: 'Ce serait chose vaine que de vouloir prétendre que les mêmes cas qui en allemand ou en latin s'expriment par des désinences s'expriment en chinois classique par l'ordre des mots. Les cas du chinois classique ne sont pas identiques aux cas de l'allemand ou du latin. Mais ce sont des cas.' Word order as a factor productive of cases appears not only in Chinese, but in a series of languages, even European ones, though in a moderate degree, but only when the morphological system seems to be insufficient for purposes of communication. In present-day German this phenomenon is evident and finds its application in proper nouns owing to the fact that this category has not inflective articles, the system of endings being in them also deficient. As an example may serve the German above-mentioned construction: *Ludwig stellte JOHANN MARIE*

³Wilhelm Wundt, *Völkerpsychologie*, Leipzig 1900, II, p. 60.

⁴Opus citatum, II, pp. 68-69.

vor, where the object in the dative precedes the object in the accusative. We shall ascertain that such a construction is a constant phenomenon in a number of languages, namely that the first place is taken by the dative, the second by the accusative. This is visible not only in proper nouns in the Swedish language in which there is a very limited formal case system, for here there exists only a genitive with the *-s*-ending (*faders* 'father's') and the so-called basic form (*grundform*) which with definite nouns have the postpositive article *-(e)n*. Thus from the words *lära* 'she-teacher', *flicka* 'girl' and *blomma* 'flower' we can construct the sentence: *Lära gav flickan blomman* 'She-teacher gave the girl the flower', in which the morpheme *-(e)n* is deprived of the ability of semantic distinction owing to its identity in all three applications, so that this function is taken over by the word order: 1. nominative (*lära*), 2. dative (*flickan*), 3. accusative (*blomman*). A similar word appears in a number of Indo-European languages when there are used pronominal forms, especially if those forms must precede verbs. Such is the case in French, Italian, Spanish, even in Bulgarian. This construction occurs in French phrases, e.g. *Il ME LE dit*; *Nous VOUS LEUR donnons* etc. In Italian also the dative must precede the accusative: *dateGLIELA* 'give him her' (= *gli + la*), *perdonAMELO* 'forgive me this' (= *mi + lo*), *La prego di restituirmi il libro che Le diedi ieri, in cambio GLIENE darò un altro* 'I beg you to give me back the book I had given you yesterday, and in exchange I shall give you another one'. A similar construction occurs in Spanish: *He comprado las flores y SE LOS he dado* 'I have bought flowers and given them to her', *Puedes llevARTELO* 'You may take this to you'. In Bulgarian: *Az TI GO davam* 'I give this to you'. It is evident, however, that the said construction does not possess the function of distinguishing cases, because in it the pronominal forms in the dative are different from those in the accusative, notwithstanding the fact that dative precedes accusative. In the Pekinese (literary) dialect from the words *t'a* 'he, him etc.' and *shu* 'book' we construct the phrase with the meaning 'to give him the book' as in European languages: *kei T'A i-pen SHU* (*kei* 'to give', *i-pen* class- and quality indicator for books). Thus here the dative precedes the accusative. But the word order as a factor productive of cases is here strongly restricted. First, because it expresses as in European languages only two objects (dative- and accusative-object). It does not reach further, since by means of word order there are not expressed other cases. They are expressed by auxiliary words, e.g. for the instrumental case one uses the element *yung*: *Ni YUNG SHEN-MA pi se tse?* 'With what do you write? The cause of the limited efficacy of word order

in languages called positional is, as has been mentioned, the fact that the memory of the users of those languages grows quickly tired in the process of 'reckoning' positions. This memory does not reach deep enough, because in Chinese it does not reach deeper than the relevance of melody, since in the Pekinese dialect there are 4 accents and 4 word order positions – the subject, the predicate and two objects. But here we should make a correction, because in constructions like: *Ludwig stellte JOHANN MARIE vor* and others the word order does not by any means differentiate the object, but it distinguishes the cases. Here therefore has been brought into relief the dative opposed to the accusative. It does not mean, however, that the object has been distinguished, because the two forms, that with the dative and that with the accusative, are both objects.

Nevertheless one might pretend that particularly within the scope of word order we might find in human languages evidence the parts of a sentence are grammatically distinguished and thus they should be considered forms. In many languages the scheme is adopted that the first place in the sentence continuum is taken by the subject and others successively by the predicate or the object. On this point, however, the practice is not consistent and does not afford indications that would be of use to general linguistics. The word order in this sense is rather a habit, a consuetude of a given language, but not a necessity that would be a rigour whose trespass might threaten misunderstanding. In Latin the predicate stands at the end of the sentence, but in many languages it takes the second place after the subject. With regard to the place of the subject modifier the customary word order does not afford a consequent picture, for in the Slavonic languages the adjectival modifier of the subject is placed before the subject (*DOBROJI čilověkŭ 'the good man') and in Latin this word order is inverted (*populus ROMANUS, toga PRAETEXTA*).⁵ Vice versa, the genitival modifier of the subject stands in Latin before the subject as in Lithuanian: *PATRIS domus; LIETUVIU kalbos žodynas* (verbatim: 'Lithuanians' tongue's dictionary'). We are aware, then, of a great inconsequence and of the fact that two diverse kinds of modifiers possess diverse word order, and thus word order is not a factor that

⁵The situation is the same if the adjective in question performs a usual determinative function, expressing the objectively existing properties of the thing. If, however, it expresses the subjectively seen features of the object, the word order is inverted: *MAGNO DOLORE adficiabantur* (Caes. Gall. 1, 2, 4), *INSIGNEM CALAMITATEM populo Romano intulerat* (ibidem 1, 12, 6).

marks and differentiates this modifier. In all the languages in question the usage of the customary word order is not a rigour, as we have stated, and it may undergo alterations. The subject in many languages as 'prima imposito' stands in the first place, but it may occupy other places. Let us adduce a Latin example: *Obstipuit primo aspectu Sidonia* DIDO (Verg. Aen. I, 613) or the German ones: *Ziehn DIE SEGEL, ziehn DIE hohen WOLKEN, jauchzen an dem Ufer alle FREUNDE Hoffnungslieder nach* (Goethe 'Seefart'), *Doch wandelt unten an dem Bach DAS treuste WEIB der Erde und, seufzet leise manches Ach* (Goethe 'Das Blümlein Wunderschön').

Inasmuch as the subject, predicate and other modifiers are not marked by any indicators in the systems of languages, we see, however, an interesting and almost stupendous fact that sentences and clauses do possess their language signs, thus they are constructions which we had formerly called forms. The formalizing function in sentences and clauses is performed above all by conjunctions. By this marking system there are brought into relief several components of a compound sentence. This occurs both in the parataxis as in the hypotaxis. For instance the conjunction *and* signalizes an independent relation of two clauses and therefore the additive (cumulative) one, the conjunction *but* appears in an adversative (contrasting) clause. In the same way the indicators *when, while, after, before* signalize a hypotactic adverb clause of time, the markings *though, albeit* express the function of concessiveness.

As has been said formerly, the subject, predicate and modifiers in a great number of languages are not a grammatical but a logical phenomenon, nevertheless I have succeeded in finding a language in which the subject and the predicate do have their special language indicators and other parts of the sentence are also marked but by one common indicator. This phenomenon appears in the group of Malayo-Polynesian languages, where there are languages which possess many phenomena, curious and interesting for general linguistics. I have not observed this fact in the most investigated languages of this group, above all in Malayan, in Malagash (Madagascar), nor in the most south and eastward advanced Maori language of New Zealand. The phenomenon in question appears, however, in the Tagalog languages (wikang tagalog), one of the main languages of the Philippines.⁶ Here the subject receives the formal

⁶Studying this problem one may use the following compendiums on the Tagalog language: (a) grammars: R. Alejandro, *A Handbook of Tagalog Grammar*, Manila 1963; F.R. Blake, *A Grammar of the Tagalog Language*, New Haven 1925; (b) vocabularies: S. Laktaw, *Diccionario tagalog-hispano*, Manila 1914; J. Pangani-ban, *English-Tagalog Vocabulary*, Manila 1958, For the analysis of texts there is of great use the work: L. Bloomfield, *Tagalog Texts with Grammatical Analysis*, Illinois 1917.

element *ang*, and proper nouns are marked by the indicator *si*. Exceptionally pronouns are not marked by any indicator. Let us quote examples.

1. The subject is a noun: ANG PARUPARÓ *ay may-kulay* 'The butterfly is many-coloured' (*paruparo* 'butterfly', *may-kulay* 'many-coloured, variegated'), SI PEDRO *ay gumawâ sa pagauaán* 'Peter works in the factory' (*gumawâ* 'to work' *sa* locatival indicator, *pagauaán* 'factory, works').

2. The subject is a pronoun: SIYÁ *ay makatá* 'He is a poet' (*siyá* 'he, she', *makatá* 'poet'). Here we do not see any subject indicator.

3. The subject is an adjective: ANG MASIPAG *ay laging nagtatagumpáy* 'The laborious will always succeed' (*masipag* 'laborious').

4. The subject is a numeral: ANG ISA *ay naparito* 'One is here' (*isa* 'one').

5. The subject is a verb: a, in an infinitive: ANG MAG-ARAL *ay mahirap* 'To learn is difficult' (*mag-aral* 'to learn', *mahirap* 'difficult'), (b) in a participial function: ANG UNAAWIT *ay ibon* 'The singing (that which is singing) is a bird' (*umaawit* 'singing', *ibon* 'bird').

6. The subject may be a whole differentiated phrase: ANG PARA SA MGA SUGATÁN *ay agád mong ipadalá* 'That, which is for the wounded should be sent away by you without delay', where the phrase *ang para sa mga sugatán* (*para sa* 'for', *mga* plural indicator, *sugatan* 'wounded') plays the role of the subject.

The predicate possesses the marking *ay*. It is, strictly speaking, a linking element which joins the subject with the predicate, because it appears between them: *Si Huwan AY BUMABASA ng aklat* 'John is reading the book' (*bumabasa* 'reads', *aklat* 'book'). It is worth noting here that the element *ay* should by no means be translated as a European linking verb (*to be*), because in the above sentence there appears a full finite verb *bumabasa* which needs no copulative verb. Besides a simple predicate we have in Tagalog also compound predicates corresponding to the English constructions: *John IS A DISCIPLE*; *John IS GLAD*. Such a predicate is also denoted with the indicator *ay*: *Si Marya AY BABAÍNG nag-aaral* 'Mary is a student' (*babae* 'woman', *NAG-AARAL* 'she-student'), *Si Marya AY MAGANDÁ* 'Mary is beautiful' (*maganda* 'beautiful'). *Ang sumulat ng aklat na ito AY SI JOSÉ RIZÁL* 'This who has written this book is José Rizal.'⁷ The predicate may also be a possessive pronoun corresponding to the European absolute possessive form (French: *il est LE MIEN*, Span-

⁷José Rizal, an outstanding Philippine scholar, artist and writer (1861-1896).

ish: *él es mío*, English: *he is MINE*): *Ang babay na itó na may hálamanán* AY AMIN 'This house with the orchard is ours' (*babay* 'house', (*na*) *ito* 'this', *na may* here a sociative construction, *hálamanán* 'orchard', *amin* 1. plur. from the exclusive pronoun *kami* 'we').

Finally, the other modifiers are attached to their syntagmata by means of the indicator *ng*, with proper nouns by aid of the element *ni*. When the word order is inverse, the element *ng* takes on the form *na*.

Note examples of Tagalog constructions which correspond to English appositions or adjective complements: MALAKÍNG *salid* 'a large room' (*malaki* 'great, large', *salid* 'room'), HAMÓG *ng umaga* 'morning dew' (*hamog* 'dew' *umaga* 'morning'). *tulay* NG DAAMBAKAL 'railway bridge' (*tulay* 'bridge', *bakal* 'iron', *daam* 'way'), *ang damit* NI HUWÁN 'John's clothes' (*damit* 'clother').

Let us adduce further examples of direct and indirect objects, with the usual element *ng*, *Si Huwán ay gumauá* NG BAHAY 'John has built the house' (*gumauá* 'to make'). We may state the identity of the indicators of the object and the adjective complement: *Si Huwan ay gumauá* NG MALAKING BAHAY 'John has built a large house' (*malaki* 'large'). *Ang tubó ay inaani* NG GULOK 'sugar-cane is being cut down with the gulok = a sort of knife', (*tubó* 'sugar-cane', *inaani* 'to cut' with the instrumental prefix *i-*), *takpán ang mukhá* NG MGA KAMÁY 'to bury one's face in one's hands' (*takpán* 'to hide, conceal', *mukhá* 'face', *kamáy* 'hand').

If in the Tagalog language we have incontestable evidence that the language system may possess means for marking the subject, predicate and modifiers, it would be groundless to pretend that the Indo-European languages do the same. The formalism of the subject, predicate and modifiers of our European languages is but our own illusion. In language they do not exist, but only in our thought. But let us ask what may be the cause of such an illusion? This error may be traced back to the grammatical schools of Greek and Roman antiquity, whence it is expanded, having subdued the grammatical thinking of Europe and governed it during many centuries. This illusion consists in the fact of non-differentiating logical categories from grammatical ones. For we must not forget that the first grammarians of Hellas and Rome were philosophers and logicians and the groundwork for grammar was laid by Aristotle in his 'Categories' and in the treaty *περὶ ἑρμηνείας*. The Hellenic era has brought forth Plato, the highest efflorescence of idealism, who to ideas abiding outside things imputed an independent existence. I think the lesson the Tagalog language gives us is very valuable. We cross here the dangerous threshold between logic and grammar. We should always

be able to wade through threatening Scylla and Charybdis of logic and to bring in into our investigations only the pure gold of language facts. The logical thought of man creates diverse categories, but only part of them language owns to its system. A splendid example within the scope of the case category is Hjelmslev's coherence and incoherence.⁸ Examining the four fundamental human space orientations: *before* – *behind* – *over* – *under*, Hjelmslev justly says that only *over* shows a differentiation between coherence ('on, upon') and incoherence ('over'), while the other three orientations do not display such bipartition. There is not in human languages a coherent and an incoherent *under*, there is only one common *under* not liable to such a bipartition. Hjelmslev does not answer the question, why matters so stand, but it is to me quite evident. The construction of our world, the Newtonian gravitation, owing to which bodies fall, brings about this phenomenon. Although logical thought suggests to language that a coherent *under* might be created, language refutes it. A coherent *under* is needless, inasmuch as objects mostly fall away from the lower surface and on the contrary they are recumbent on the upper one. We Europeans have made everyone believe that there is a subject or a predicate as a language category, just as we could have made believe that there are coherent *under*, *before* and *behind*, though they really do not exist in human languages. Matters may also stand quite contrariwise, namely language may create superfluous categories, needless to logic. How many such categories there are in language! For instance the Pythagorean ἀριθμός, acknowledged by this philosopher as the main bond of the universe, is in Indo-European and Semitic languages expressed unpractically, because binarily. It is not compatible with reasonable economy that the number is expressed once precisely in the system of numerals and for the second time less strictly and needlessly in the grammatical number: singular, dual, plural. The Ural-Altaic idioms do not have such inaccuracy. I think that we should strive to investigate language only in a language mirror and to eliminate every side-reflex, since it might impose on us a false picture, far from the objective truth, being but a mirage of fata Morgana.

⁸Opus citatum, II, pp. 129-130.

POEMS

By J. AQUILINA

THE VISIT

To our University Chaplain, Fr. M. Jaccarini, S.J.

The Lord knocked on the door of the Beggar,
And the Beggar rolled out the red carpet
For the Lord to step on, and prepared Him a supper
Cooked on the fire of crackling wood
And a sheaf of dry thorns gathered from the street;
And the Lord and the Beggar sat at the same table
Till very late in the night
When the stars came out one by one
As if by turn to watch the encounter.
Then, blessing the bread and the wine,
Which they both ate and drank together,
The Lord said: 'I must now return to my castle
To report to my Father.'
And the Beggar knelt down and said:
'Lord, Lord, your will be done.
I know you have other business elsewhere,
Other visits to make.'
And as the Lord went out blessing his home,
The beggar rolled back the red carpet
For the next visit
By mutual agreement.
The stars twinkled in the sky,
Over the beggar's house,
Keeping a steady watch throughout the night.

15.iv.72

HE AND SHE

A man and a woman of more or less the same age
Sitting on a bench in a public garden
Side by side like two lovers holding each other's hand
In intimate conversation
Compared their temperaments and hobbies.
She: My hobby is to collect figurines, antiques and dresses.
You, my good friend, what do you do
With your free time when you are alone?

Do you collect bunches of flowers or rake up grime?

He: My hobby has always been

To collect a number of strains and stresses

That fit no less tightly in my mental cupboard

Than your fashionable dresses in your wardrobe.

She: When I am dead and gone away

(Will my lovers mark the day?)

Write me an epitaph and say this of me:

'A well-dressed lady she was who hurt nobody's feelings

And offended no laws.

She just wanted to be a thing of beauty

And, as Keats would say: "A joy forever"

(If not too subtle, yet feminine and clever).

He: If you survive me, as I think you will,

Write me this epitaph:

'Here lies buried a good-natured fool

Whose hobby it was

To collect catalogues of worries and stresses

Duly numbered under separate headings

For easy reference in self-torture.

He might have lived a few more useful years

If, instead of collecting worries and stresses,

He filled his mental cupboard

With figurines, antiques and dresses.

13.ix.72 – Lugano

ON LEAVING LUGANO

Good bye, Lugano! What a sad farewell

To your green mountains huddled on the lake

That breathe the Life Force of tall trees and take

From their green foliage the urge and spell

Which animate your soil. Would I could tell

By what strange, hidden strength you could awake

A resonance of youth in me and shake

My mind out of its torpor like a bell!

Good bye, Lugano! After the dash and roar

Of scowling winds that troubled Parma's sky

Keeping the sun a prisoner behind bars

In Italy of all places, could I deny

Your sun my homage on Mount Salvador?

Next stop, Milan. Lost pleasures leave their scars.

13.ix.72

PLANNING

The ideologists of the New Age rack their brains to plan
 The life of modern man from the cradle to the grave:
 They plan, O how they plan! plan to plan again
 Another form of misery, straitjackets for the slave.

25.ix.72

FAREWELL PRAYER

Good bye Padua, City of the Bo,
 Giotto and Galileo
 City of Arcades
 City of History and of Saints
 Magnificent churches everywhere
 The Basilica of Santa Giustina
 Where a young Benedictine played the organ alone,
 For himself and for God
 Who stood by his side
 Invisible presence
 While votive candles
 Burned to their sockets one by one
 (O God, let not the last candle go out!)
 Overtopping all
 The Basilica of the Saint.
 Saint Anthony of Padua,
 Before I leave the city
 That loves you so dearly
 I pray you lighten the burden
 Of those who pressed their hands
 Against the marble altar
 Where lie your bones in sacred trust.
 Though I am not of Padua
 But a friend among foreigners,
 Like you a Portuguese by birth,
 Remember me,
 Remember the Bo
 Remember my country
 And our Alma Mater.

Padua - 15.x.72

EPITAPH

Here lies master Pollock, a poetaster, who tried to force the Muse
 To stand and deliver her golden hoards of Verse and Rhyme;
 Though she resisted his violence, he never stopped trying.
 Had it not been for Death, he would still be wasting his time.

Padua – 11.x.72

THE UNIVERSITY OF PADUA

We gathered to celebrate the 750th anniversary
 Of the University of Padua, ancient city of Learning.
 Travelling back in time we met Galileo and bowed to him;
 But looking ahead, what sight! – The citadels of Knowledge burning!

Venice – 16.x.72

REMINESCING

(Thoughts encouraged by a Visit to the Cappella degli Scrovegni)

As we looked up and down in admiration,
 We felt what great Art is – Giotto's mind
 Communicates no less to our generation
 The Artist's Truth, God's Beauty, unconfined
 By clique or market, puffed sophistication,
 Vaporous abstractions that cannot find
 Response in Feeling or Imagination:
 The Master's Art is gentle and refined.

Airport of Venice – 16.x.72

GOODBYE!

Life has its pleasures
 That are its treasures:
 The many men and women
 That we come to know,
 Talk to, laugh with and love.
 When the time comes to say good-bye,
 We all feel what it is like to die.

Fiumicino – 16.x.72

POEMS

By E. SZIRMAI

DORMIR

Dormir
est notre seconde vie;
c'est un voyage
avec cent idées et cent tempêtes
dans notre lit.
C'est partir sans argent
et sans valise.
C'est voler au-dessus des mers
et des continents –
vers les étoiles
sans avion
et sans fusée.
C'est visiter et habiter
des pays
qui n'existent pas;
c'est parler soixante langues
sans savoir.
et sans étude
dans notre vie normale
quotidienne.
C'est visiter les parents
et les amis morts.
Dormir –
c'est une vie d'or,
un monde de l'imagination,
un rêve avec plusieurs professions.
Dormir –
c'est oublier
tous les maux et tous les problèmes.
C'est un pays secret
où les pauvres
deviennent tous riches,
où l'on retrouve
tous les rêves perdus.
C'est un monde de jeu

où règne une égalité exceptionnelle.
 Dormir –
 c'est une autre vie des miracles
 avec cent amis
 un monde des rêves –
 Voilà ce que c'est: dormir!

LICHT UND DUNKELHEIT

Ihr seid beide das Leben,
 Licht, Du fliegst mit der Flagge der Morgenröte nach oben,
 dicht in die Höhe des Himmels
 und wenn der Stoff Deines Kleides
 schon fast verbrannt ist,
 da bleibst Du noch hängen, du goldenes Licht,
 an dem Rande des Horizonts
 und leuchtest wie ein riesiges Gottes Fenster
 an dem Gipfel des schneebedeckten Himalajas!
 Licht, Du bist zum ewigen Leuchten geboren,
 und Du darfst nicht stehen bleiben
 an einer Stelle Deines unendlichen Wegs,
 da es Dein Schicksal ist,
 in Ellipsenform ewig zu brennen!
 Du bist in der Hand Gottes
 nur eine weit vorgeschobene Lampe!
 Wie viele solche riesigen Lichtquellen
 schmieden unser Tagesfest
 und leuchten,
 o Licht, Mutter des Lebens,
 das, was die ständig angreifenden Heere der Dunkelheit
 vertreiben.
 Er ist unendlich gross, dieser Wert,
 aber die Dunkelheit wischt ständig die Küsten
 des unübersehbaren Meeres der Stille
 und unserer Heimat – der Erde.

PARTIR

Partir –

c'est un petit peu mourir,
quelquefois pour toujours.
C'est notre seule consolation
pour les tristes émotions
de ces jours.

Une ancienne loi
très dure – quelquefois
la fin de toutes les belles vacances,
de tous les séjours, de toutes les victoires –
la fin de notre route, toutes les pertes –
le droit des personnes qui meurent.

Partir, –

c'est le chemin
qui nous conduit
à la recherche de la beauté, du succès
et quelquefois d'un devoir.

Partir

pour la guerre
sans le vouloir,
c'est un peu un refuge
contre tout le monde,
contre toute la tristesse,
toutes les défaites –
vers la justice –
vers les espoirs et les amours –
vers le bonheur
que l'on espère trouver
chaque seconde et chaque jour.

Partir –

c'est un voyage
vers un autre demain,
mille fois chaque jour.

Partir –

c'est un petit peu mourir
et pour nous tous, une fois sans retour –
pour toujours.

SOUVENIR D'UNE VISITE A DIJON

Une fois seulement –
ou deux fois –
c'est tout –
ce n'est pas beaucoup –
que j'étais chez vous,
mon Professeur, notre cher ami,
dans votre ville,
dans ma vie.
Mais je suis toujours là,
en pensées,
dans votre institut,
dans votre monde,
dans votre pays –
mon ami, à Dijon, chez vous –
où il n'y a pas de jalousie,
où il n'y a pas d'envie,
où il n'y a pas de chagrin,
mais seulement la paix
et seulement l'amitié,
et le travail et la recherche.
Je conserve maintenant dans mon coeur
ce beau souvenir de la Côte d'Or,
de mon arrivée et de mon départ,
à Dijon, chez vous –
avec tous mes idéals.
Je suis quelquefois,
chaque jour,
presque toujours,
chez vous –
avec votre science,
dans votre université,
dans votre monde de beauté,
dans votre cathédrale
et dans vos châteaux –
avec mes rêves perdus,
avec votre beauté,
dans votre paix.

BIBLIO - LIBICA 1841-1968

di M.M. BAZAMA

LA bibliografia, per gli studiosi, è un sussidio indispensabile per le ricerche di qualsiasi oggetto di studio; in mancanza di essa lo studioso manca del necessario orientamento intorno alle diverse opere che hanno già trattato la materia che lo interessa. Per questo motivo ho pensato di riordinare questo elenco bibliografico sulle bibliografie della Libia.

Come appare dall'elenco, che non è scevro da lacune a causa di qualche opera bibliografica a noi non nota, le pubblicazioni dal 1841 al 1968 ammontano a 87, e si presentano in sei lingue diverse: l'arabo, il francese, l'inglese, l'italiano, il latino e il tedesco. La maggior parte di esse - com'è naturale - è redatta in lingua italiana (57 opere).

Queste bibliografie in parte sono opere separate, in parte articoli apparsi in riviste scientifiche o culturali, in parte come appendice in libri degli stessi autori ed in parte come indici di riviste specializzate in materie libiche o come cataloghi bibliografici regionali. Parte di queste sono di carattere generale, altre di carattere particolare per regioni o per materia, ma nel loro complesso danno un censimento quasi totale di ciò che si è pubblicato sulla Libia in più di un secolo ed in diverse lingue.

Questo elenco è stato compilato in ordine alfabetico di autore per facilitare la consultazione:

BAAIV, M.A. - 'Selezione delle fonti storiche della Libia', pp. 223, Dar Libia Edit., Bengasi 1967. (il Titolo in Arabo):

بعبوء مصطفى عبد الله - المختار في تاريخ ليبيا، ٢٢٣ صفحة،
دار ليبيا للنشر، بنغازي ١٩٦٧.

BATER, O. - 'Bibliography' in Append. of the: 'The Eastern Libyans' Macmillan, London 1914 pp. 263-275.

BEGUINOT, F. - 'Berbero, scritti di carattere generale di Storia, di Archeologia' (Estratto dalla Rivista: Storia Orientale), Roma, 1915.

BERTARELLI, L.V. - 'Guida d'Italia del T.C.I. Libia' Milano, Capriolo e Massimino, 1937.

BIBLIOGRAFIA DELL'IMPERO FASCISTA (COLONIE E POSSEDIMENTI) - 'Opere possedute dalla Biblioteca della camera fascista al 1° Annuale del-

- l'Impero' Roma. Segreteria camera fascista, 1937, (Successiva edizione nel 1938, e supplemento nel 1939).
- BONO, F. - 'Bibliografia dell'Archeologia Tripolitana del dopoguerra' in: l'Italia che scrive, Roma nn. 3-4-5, (marzo-aprile-maggio) 1951.
- BONO, F. - 'Bibliografie italiane della Libia' in: 'Libia' Rivista di Studi Libici, anno I° n. 1 (1953) Tripoli. Pp. 119-121.
- Fonti inedite di storia della Tripolitania' in: 'Libia' Riv. St. Lib., anno I° n. 2, (1953) pp. 117-121.
- La situazione attuale dell'Archivio Storico della Tripolitania' in: 'Oriente Moderno' XLVII pp. 115-126 (1967).
- BRUELL, G. - 'Bibliografie de l'Afrique Equatoriale française' (Gouver. de l'Afrique Equatoriale franç.) Larose, Paris, 1914.
- BUSELLI, G. - 'Da Tripoli al Fezzan, nota bibliografica' in: 'Boll. della R. Soc. Geogr. Ital.' serie 5a, Vol. VIII, n. 2-12, Roma 1919, pp. 596-617.
- CECCHERINI, U. - 'Bibliografia della Libia' (in continuazione alla 'Bibliografia della Libia' di F. Minutelli.) Tipogr. Naz., G. Bertero, Roma, 1915 (204pp.)
- COLLEGIO DI SCIENZE POLITICHE E COLONIALI - 'Libia, appunti bibliografici' (1911-12), G. Pirolò, Milano 1913.
- CORTI, R. - Bibliografia Botanica della Libia per il 1940' in 'Annuario del Museo Libico di St. Nat.' n. 3, (1941), pp. 275-279.
- 'Bibliografia botanica della Libia dal 1941 al 1952'.
- CRUDGINTON, J.W. - 'Literature in Arab Libia' (Middle East Journal), VI, (1952), pp. 247-251.
- CUCCINOTTA, E. - 'Piccola guida bibliografica delle più recenti pubblicazioni sulle colonie italiane' in: 'Guide bibliografiche dell'Ist. Col. Fasc.', n. 1, Roma, 1928.
- 'Note nella rubrica Rassegna Bibliografica' della (Rivista Coloniale) dall'Ottobre 1924 al Novembre 1927; dal Novembre 1927 in: (l'Oltremare) 'Bibliografia d'Africa e d'Oriente'.
- CUFFINO, L. - 'Un contributo alla bibliografia della Tripolitania' in: 'Boll. della Soc. Afric. d'Italia' Napoli XXX 1911, J. Golia, Napoli 1912, pp. 264-274.
- 'Secondo contributo alla bibliografia della Tripolitania' in: 'Boll. della Soc. Africana d'Italia' Napoli XXXI, 1912. J. Golia, Napoli 1912, pp. 145-154.

DAR 'L-KUTUB - (La Biblioteca Egiziana) 'Elenco dei libri e delle fonti sulla Libia (il nono catalogo del Mondo Arabo R.A.V., Ministero della cultura e dell'Istruz. Naz.) Cairo 1961 (il titolo in Arabo:)

دار الكتب المصريّة: "قائمة الكتب والمراجع عن ليبيا" (القائمة التاسعة من قوائم الكتب والمراجع للتعريف بالعالم العربيّ، ج. ع. م. م. ، وزارة الثقافة والارشاد القوميّ) القاهرة سنة ١٩٦١ .

DE AGOSTINI, E. - 'Bibliografia' in: 'Fezzan e Oasi di Gat' (Parte prima del Sahara Italiano, Vol. della R. Soc. Geogr. Ital.) Roma 1937, pp. 671-688.

DE CALASSANTI-MOTYLINSKI, A. - 'Les livrés de la secte Abadhite' Alger 1885.

- 'Bibliographie du Mzab' in: 'Bull. di Corr. Afr.', Alger 1881.

DE REGNI, P.V. - 'Bibliografia geologica della Libia italiana' in appendice al cap. II di 'Libia italica' Hoepli Milano 1913.

DESIO, A. - 'Bibliografia geologica italiana dell'Africa (sino al 1948 incluso)' Vol. XV della collezione scientifica e documentaria a cura dell'Uff. Studi del Ministero dell'Africa Italiana, Roma, 1950 (da pag. 1 a pag. 32 riguarda la Libia).

- 'Bibliografia geologica della Libia per il 1939' in: 'Annuario del Museo Libico di Storia Naturale' Vol. I Tripoli 1940, pp. 323-345.

- 'Bibliografia geologica della Libia per il 1940' in: 'Annuario del Museo Libico di Storia Naturale' Vol. III, Tripoli 1942, pp. 261-269.

- 'Bibliografia geologica della Libia dal 1941 al 1952' in: 'Annuario Mus. Lib. di St. Nat. Vol. IV, Roma 1953, pp. 195-200.

DE STEFANI - (Vedi n.)

EREDIA, F. - 'Tavole di Climatologia Libica con note di A. Jantoli (Recensione) e con bibliografia della climatologia libica' in: 'Boll. Infor. del Minist. Col.' n. 1, Roma 1924.

EVANS-PRICHARD, E.F. - 'A selected bibliography of the Writing on Cyrenaica' African Studies: Part I, Vol. 4, n. 3, 1945

Part II, Vol. 5, n. 3, 1946

Part III, Vol. 8, n. 2, 1949

Johannesburg, Witwatersant University Press.

FANTOLI, A. - 'Bibliografia Metereologica della Libia' in: 'Rassegna Economica del Minist. delle Col.' Roma 1929.

FANTOLI, A. — 'Bibliografia Meteorologica della Libia e dei regioni adiacenti' in: appendice di 'Le Pioggie della Libia' Roma 1952, pp. 513-521.

— Bibliografia Meteorologica delle colonie e delle isole italiane dell'Egeo' in: 'Rassegna Economica delle Colonie' n. 7-8, 1932.

FULLER, G.H. — 'A list of references of the Italian Colonies in Africa (Libia, Eritrea, Italian, Somaliland & Ethiopia)' in: 'Library of Congress, division of bibliographies Aug. 13, 1942, U.S.A.

FUMAGALLI, G. — 'Mostra storico-bibliografica delle colonie italiane' L. Olschki, Firenze 1931.

GATTI, F.-PELLATI, F. — 'Annuario bibliografico dell'Archeologia e della storia dell'Italia' Vol. I (1911-13). Vol. II, (1912-14), Roma.

GAY, J. — 'Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie' catalogue methodique de tous les ouvrages français et des principaux en langue étrangère traitant de la géographie, de l'Histoire, du commerce, des lettres et des arts de l'Afrique et de l'Arabie. Berlin, 1875.

GEOGRAPHICAL JOURNAL — 'Reference list of articles and notices in the Geographical journal dealing with the Libyan Desert, Gzira, Survey Dept. Press 1934.

GEUTHNER, P. — 'Maroc, Tripolitaine, 1912' Catalogue 51 Impr. Cent. Paris, 1912.

GOVERNO DELLA TRIPOLITANIA (UFF. STUDI) — 'Il Fezzan' Tripoli 1932.

GORRESIO, V. — 'Paesi e problemi africani' (Guide bibliografiche italiane) Milano A.G.I.L. 1937.

GRAZIOSI, P. — 'Bibliografia paleontologica della Libia dal 1943 al 1953' in: 'Annuario del Museo Libico di Storia Naturale' Vol. IV, Roma 1953, pp. 201-202.

HEDGSON, W.B. — 'Notes on Northern Africa, the Sahara and the Sudan' New York 1884.

HILL, A. — 'A bibliography of Libia, Research papers' ser. N.1 (1959) Durham 1959.

IHSAN AB-BAS & NAGEM, M.Y. — 'Libia nei libri di Geografia e di Viaggi' Dar Libya Editrice Bengasi 1968 (il titolo in Arabo):

احسان عباس ومحمد يوسف نجم: في كتب الجغرافيا والرحلات،
دار ليبيا للنشر، بنغازي ١٩٦٨.

- 'Libia nei libri di storia e biografia' (325pp.), Dar Libia Editrice Bengasi 1968 (il titolo Arabo):

احسان عباس ومحمد يوسف نجم: ليبيا في كتب التاريخ والسيرة
دار ليبيا للنشر، بنغازي ١٩٦٨ .

ISTITUTO FASCISTA DELL'AFRICA ITALIANA: - 'Bibliografia dell'Istituto fascista dell'Africa Italiana; elenco completo di tutte le opere pubblicate dell'Istituto dalla sua fondazione (1906) al gennaio 1939 e degli articoli apparsi nelle riviste editte dall'Istituto (Rivista Coloniale, L'Oltremare, l'Africa Italiana)' Società tipogr. Castaldi, Roma 1939.

ISTITUTO NAZIONALE PER LE RELAZIONI CULTURALI CON L'ESTERO: - 'Bibliografia dell'Italia d'Oltremare' anno 1939, Roma, I.R.C.E., 1940, consta di due parti: Ia: A. GIACCARDI - 'Sintesi della storiografia coloniale italiana fino al 1939'
IIa: S. ZANUTTO - 'Bibliografia'

ISTITUTO NAZIONALE ECC. - 'Bibliografia dell'Italia d'Oltremare' anno 1940, Roma, I.R.C.E., 1940.

KAYSER, G. - 'Bibliographies des ouvrages ayant trait à l'Afrique en général' dans son rapports avec l'exploration et la civilisation de ces contrées depuis le commencement de l'imprimerie jusqu'à nos jours. Bruxelles 1877.

MANFRONI, C.-VALENSI, G.-NALDONI, N. - 'Bibliographie d'Histoire coloniale (1900-1930)' Italie, 'Premier Congress International d'Histoire Coloniale, Paris, 1931. Soc. de L'Hist. des Colonies Fran. Paris 1932.

MAU AUGUST - 'Katalog Institus in Rome' Rome, Pöschel, 1914 Bd. I, 2 Häfte, pp. 1145-1121, & I Suppl. (1911-1925) Berlin-Leipzig, W. de Gruyter 1920, pp. 397-414, Berlin 1920.

MAUGINI, A. (ISTITUTO AGRONOMO PER L'AFRICA ITAL.) - 'Contributo ad una bibliografia italiana sulla Libia (1895-1951) Firenze 1952.

MERIGHI, A. - 'La Tripolitania antica' (nella Collezione Storia della Libia' diretta da Angelo Piccioli); Verbania, A. Airoidi, 1940. (il II° Volume contiene un'abbondante e accurata bibliografia di 1305 numm).

MIDDLE EAST INSTITUTE - 'Current Research on the Middle East, 3 Vols, 1955, 1956 & 1957.

Libya subject index p. 188, 1955

Libya subject index p. 85, 1956

Libya subject index p. 98, 1957 Washington, D.C.

MININNI, M. - 'Bibliografia giuridica coloniale (Italia), Edizione del codice tributario dell'Africa Roma, 1943, (125pp.).

MINISTERO DEGLI AFFARI ESTERI, DIREZIONE GENERALE DEGLI AFFARI COLONIALI, UFFICIO DI STUDI COLONIALI - 'Monografie e rapporti coloniali, n.9 marzo 1912. Tripolitania e Cirenaica' (Elenco alfabetico degli autori che si occupano della Libia sotto l'aspetto botanico e agrario e delle pubblicazioni, incluse alcune opere relative alle condizioni metereologiche e geologiche della regione) Roma 1912.

N.II aprile 1912: Secondo elenco degli Autori.

MINISTERO DI AGRICOLTURA, INDUSTRIA E COMMERCIO, ISPETTORATO GENERALE DEL COMMERCIO, UFFICIO D'INFORMAZIONI COMMERCIALI - 'Primo saggio d'una bibliografia economica della Tripolitania e della Cirenaica dal 1902 al 1912. G. Bertero, Roma 1912.

MINISTERO DELLE COLONIE - 'Catalogo delle pubblicazioni edite dall'Amministrazione Coloniale presentata all'Esposizione Coloniale di Anversa. Roma 1930.

MINUTELLI, F. - 'Bibliografia della Libia' (Catalogo alfabetico e metodico di tutte le pubblicazioni esistenti a tutto l'anno 1902 sulla Tripolitania, la Cirenaica, il Fezzan e le confinanti regioni del deserto) F. Bocca, Torino 1903 (136pp.)

MORI, A. - 'L'esplorazione geografica della Libia' (Gov. della Cirenaica, Ufficio Studi, Rapporti e Monografie Coloniali, ser. Ila n. 5, dic. 1926, Firenze, 1927.

MORYLINSKI, A. - (vedi DE CALASSANTI-MOTYLINSKI, A.)

NALDONI, N. - (vedi MANFRONI, C.-VALENSI, G.-NALDONI N.)

NARDUCCI, G. - 'Bibliografie in appendice di: 'La Colonizzazione della Cirenaica nell'antichità e nel presente' pp.165-189. F.Pavone, Bengasi 1934.

PANETTA, E. - 'Studi italiani di etnografia e di folklore della Libia' (Ministero degli Affari Esteri, Comitato per la documentazione dell'opera dell'Italia in Africa - L'Italia in Africa, serie Scientifico-Culturale) Ist. Poligr. dello Stato, Roma, 1963 (l'opera è commentata).

PELLATI, F. - (vedi GATTI, F.-PELLATI, F.)

PELLEGRINESCHI, A.V. - 'I libri coloniali - Guida bibliografica commentata sulle opere pubbliche in Italia nel I° decennio del Fascismo. (Bibliografie del Fascismo)' Roma, Confed. Nazion. Profess. e Arti, 1934.

PERROUD, C.L. - 'De Syrticis emporiis parissis' Ern, Thorin, 1881.

- PLYFAIR, R.L. — 'The bibliography of the Barbary States, Part I: Tripoli and the Cyrenaica (and in: R. Geogr. Soc. suppl. papers, Vol. II, pp. 557-614), London 1889, London 1902.
- POULITSCHKE, PH. — 'Die Afrika — Litteratur in der zeit von 1500 bis 1750' Ein beitrage zur geographischen Quellenkund. Wien 1882.
- RICCIO, A. — 'Bibliografia sommaria dell'oriente e dell'Africa' Il Ghibli, Tunis, 1933.
- ROMANELLI, P. — 'Bibliografia archeologica ed artistica della Tripolitania' in: 'Boll. R. Ist. d'Arch. e stor. dell'Arte' Roma I, fasc. IV e VI, 1927.
- ROUARD DE CARDE — 'Livre français du XIIIe et XVIIIe siècles concernant les Etat barbaresques: regencier d'Alger, de Tunis, Tripoli et Empire du Maroc' Paris, Gamber, 1911.
- SOCIETA ITALIANA PER LO STUDIO DELLA LIBIA E DELLE ALTRE COLONIE — 'Archivio bibliografico coloniale' Firenze (dal 1915 al 1921 sono stati pubblicati sotto la direzione del Prof. Attilio Mori 6 fascicoli — anno (1915) II (1916-17) III (1918) IV (1919) e un fascicolo nel 1921 a cura di Giuseppe Stefanini. Sede della Società. Firenze 1915/1921.
- STEFANINI, G. — 'La conoscenza geologica della Tripolitania' in 'Boll. Geogr. Trip. n. 4 (1933). P. 9 completa la bibliografia edita negli Atti del I° Congresso Coloniale Vol. III. P. 347, Firenze 1932.
- 'Geologia della Libia' Rassegna bibliografica per il periodo anteriore all'occupazione italiana' in 'Archiv. bibliogr. Colon.' anno III°, fasc. 3-4 (1920) e anno IV fasc. 1-2 (1911) Firenze.
- STEFANINI, G.-DE STEFANI, C. — 'Une bibliographie des ouvrages italiens portant sur la geologie de la Libie (trovata in) Bibliographie des travaux des geologues italiens sur l'Afrique Comptes Rendus XIII session on Belgique du Congr. Geol. Inter. (1922) fasc. II, pp. 1073-1086, Liège 1926.
- TERNAUX COMPANS, H. — 'Bibliotheque asiatique et africaine ou catalogues des ouvrages relatifs à l'Asie et à l'Afrique qui ont paru depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'en 1750. Paris, Lepsich 1841.
- TOSCHI, P. — 'Le fonti inedite della storia della Tripolitania'. Airoldi, Intra, 1934.
- 'Rerum Lybicarum scriptores' in Atti del I° Congresso di Studi Coloniali, Firenze 8-12 aprile 1931, Vol. II, pp. 210-216.
- TULLI, A. — 'Verso un primo profilo di letteratura geografica della Tri-

- politania' in: *Rivista di fisica, matematica e scienze naturali*. Pavia 1911, pp. 555-570.
- VALENSI, G. - (vedi MANFRONI, C.-VALENSI, G.-NALDONI, N.)
- VARLEY, D.H. - 'A bibliography of Italian Colonisation in Africa, London, 1936' published jointly by the Royal Empire Society and the Royal Institute of International Affairs.
- VETH, P.J.-KARS, C.M. - 'Bibliografic von Nederlandsche Bocken, Brochures, Karten, enz. over Afrika' Utrecht 1876.
- WAILLE, V. - 'Bibliographie des ouvrages concernant la Cyrénaïque et la Tripolitaine' in: *Bull. de Corresp. Africaine*, (1884) pp. 227-237.
- WOOLBERT, R.G. - 'Italian colonial expansion in Africa' *Bibliographical Review article journal of modern History* (Chicago) sept. 1932, Vol. 4, pp. 430-445.
- ZANUTTO, S. - 'Rassegna Bibliografica' in *Riv. delle Colonie* dal genn. 1935 a tutto il 1939 (publicata a parte dal 1940 al 1943 come supplemento alla Rivista).
- ZAVATTARI, E. - 'Bibliografia zoologica della Libia per il 1940' *Anuario del Museo Libico di Storia Naturale* Vol. III, pp. 271-274, Tripoli d'Africa, 1940.
- 'Bibliografia zoologica della Libia per il decennio, 1941-1951. *Ann. Mus. Lib. St. Nat.* Vol. IV, pp. 203-220, Roma 1953.

THE CULT OF APOLLO

by Rev. Fr. JOSEPH BUSUTTL

A mutilated Latin inscription was unearthed at Mdina in 1747 and was first published by Count Ciantar.¹ The first lines are missing. The text is as follows:

municipIPI,² MEL. PRIMVS. OMNIum....
....IT.³ ITEM.⁴ AEDEM. MARMORibus⁵ exornavit
in qua⁶ statuam? ApoLLINIS,⁷ CONSECRAVIT. ITEM. P.....⁸
.....in PRONAO. COLVMNAS 1111. ET. PARAstatas⁹ item
aram ET. PODIVM. ET. PAVIMENTVM.....
colloCAVIT.¹⁰ IN. QVOD. OPVS. VNIVERSum erogavit¹¹
ex liberaLITATE.¹² SVA. HS. CXDCCXLIIS. Quorum causa¹⁴
secvndum¹⁵ MELITENSIVM. DESIDERIVM. Optimo viro¹⁶
statva¹⁷ ex aeRIS. CONLATIONE. D.D.¹⁸ posita est.¹⁹

....(patronus) municipi Melitensium omnium....it, item aedem marmoribus exornavit, in qua statuam? Apollinis consecravit. Item....in pronao columnas 1111 et parastatas.... Item aram et podium et pavementum collocavit. In quod opus universum erogavit ex liberalitate sua HS CXDCCXIIIS. Quorum causa secundum Melitensium desiderium optimo viro statua ex aeris conlatione decreto decurionum posita est

....(Patron) of the municipium, Primus of all the Maltese....also paved with marble slabs the temple, in which he consecrated a statue? of Apollo. He also placed four columns and pilasters in the porch. He also laid the altar, the podium and the pavement. On all this he spent generously 110,792 and a half sesterces. For these services money was collected and according to the wishes of the Maltese a statue was erected to the distinguished gentleman by a decree of the decurions.

The inscription records the existence of a *municipium* in Malta. This is evinced not only by the incomplete word *municipIPI* but also by the two abbreviated word D D – *decreto decurionum*. A municipium was a city or *civitas* with a certain measure of internal self-government. There was in it a number of citizens, the *municipes*, who were invested with specific political rights. The citizens were represented in the local Council or Curia by a number of decuriones. A board of public officials, the two *duoviri*, two *aediles* and two *quaestores*, looked after the different sections of the administration. The municipium also possessed its own cult

of the gods and its own priesthood. At the head of the list of Councilers (*album*) were put the names of the *patroni* of the municipium.

The formula *decreto decurionum*, by decree of the Decurions, was so official and normal in municipal inscriptions that it was almost invariably reproduced in its abbreviated form D D. The decuriones, as we have said, were members of the deliberative Council of the municipium. They were elected or coopted annually. Usually a hundred decurions made up a municipal Curia. They were expected to own about a hundred thousand sesterces and to pay a sum of money, the *honorarium*, when they entered on their office. They received no salary. Every five years a list of Curia members was drawn up and the order of official and social precedence was observed. Vacancies were filled by officers known as *quinquennales*.²¹

The municipium, therefore, tended to be in the hands of the leisured class. The decuriones in return for public honour were expected to give lavishly to all public objects.

The most important thing, however, was that the municipium possessed the Roman citizenship in full or in the form of the *ius latii*. It is extremely difficult to know when Malta became a municipium. Towns in Italy were given the Roman citizenship in one form or another after the Social War of 90 B.C. on the strength of the *Lex Iulia Municipalis*. But at that time 'Roman citizenship was not allowed to overleap the narrow straits of Messina'²² In 44 B.C. Antony, acting on the orders of Julius Caesar, gave the Roman citizenship to all the Sicilian towns.²³ But Augustus treated Antony's law as null and void, perhaps because in his view the Sicilians had made themselves enemies by supporting Sextius Pompeius.²⁴ Pliny the Elder, who draws on the *formula provinciae* of Augustus, lists only five colonies, two municipia and three Latin towns in Sicily.²⁵

The existence of two Maltese coins with a Latin legend suggests that at the time (35-15 B.C.) the Maltese had become a municipium with Latin rights like all the other Sicilians.²⁶ Pliny the Elder mentions Malta and Gozo but does not say anything about their status.²⁷ Gozo seems to have been a municipium in the first half of the first century A.D.²⁸ In the case of Malta we have already said that possibly the island enjoyed municipal rights in the second half of the first century before Christ. But we do not know whether those rights were revoked. We still lack documentary evidence to enable us to determine with precision when the island acquired municipal status. Nonetheless most of the Sicilian states had municipal status by the turn of the first century A.D. Probably,

then, Malta enjoyed the same status at least by the turn of the first century A.D.

The inscription makes it abundantly clear that it is the Maltese or the Melitenses who took the decisions about the running of their island. The decurions merely interpreted the wishes of the Maltese citizens. There were, therefore, at the time two political bodies: (a) the *Melitenses*, or the Maltese citizens, who possessed legislative and perhaps elective powers; (b) the *decuriones*, who had deliberative and executive functions.

What is the date of the inscription?

We have already said that the municipium in Malta seems to have been in existence by the turn of the first century A.D. It may also have existed before that time, since, that is, 44 B.C. However, it continued in existence long after the first century A.D. Hence the fact that the inscription mentions the municipium does not mean that we can determine the date with precision. We read in the inscription that the Primus spent a number of sesterces. In the first two centuries of the Empire all financial accounts were settled in sesterces;²⁹ but that practice died out by the time of the Emperor Gallienus, i.e. c. 260 A.D. and sesterces were not minted any longer. This means that our inscription antedates 260 A.D.

The office or honour of the Primus existed in the first century A.D.³⁰ There is no mention of that office or honour in later inscriptions. Similarly the number four is written 1111 and not IV – which indicates that the inscription does not belong to the later years of the Roman Empire.³¹ On the other hand the inscription is in Latin, whilst the other one which mentions a $\pi\rho\tilde{\omega}\tau\omicron\varsigma$ is in Greek. This makes it difficult to assign it to the first century A.D. Caruana's opinion that it belongs to the Antonine Age, probably the early part of that age, makes very convincing sense.

Ptolemy, who died in the middle of the second century A.D., mentions the temples which existed in Malta: that of Hera and the other one of Heracles.³² Ptolemy passes over in silence the temple of Apollo. This does not mean, however, that the latter was not in existence in Ptolemy's time. Ptolemy fails to mention the temple of Proserpina which had been restored by Chrestion.³³

As Apollo is the only god who is mentioned in the inscription it is reasonable to conclude that the *aedes* or temple belonged to that god. Only a few of the architectural items of the temple are mentioned: *aedes*, *podium*, *pronaos*, *columns parastatae* and *pavement*. Even with the help of these few items one can somehow guess what the temple looked like.

The whole structure of the temple seems to have rested on a high platform which was called *podium*. In Roman temples the podium had steps at the principal end and a crypt in the podium itself usually housed the public treasure and the different documents of the temple. The Primus is said to have defrayed the costs involved in the construction of the podium. On the podium stood the *aedes*, the house of the god — Apollo. It normally consisted of a *váoc* or *cella* (room) which belonged exclusively to the god. Only priests were allowed to enter the *váoc* or *cella* and on special festive occasions the faithful were allowed to visit it and admire the sacred vessels and other objects which were put on show for the occasion. Even sacrifices and other religious services were held not inside the *váoc* but outside. If the Primus consecrated a statue, it was probably that of Apollo which would have been placed in the *váoc*. On the *podium* in front of the *váoc* stood the *pronaos* or ante-room. It was probably open and its sidewalls perhaps terminated in *pilasters*, as the word *parastatae* appears in the inscription. There were four columns in the porch. The Primus also met the expenses involved in having the temple paved with marble. The floor was also covered probably with marble tiles.

Once the construction of the temple was completed, the ceremony of dedication took place. The god Apollo was born on the seventh May and that day was probably chosen for the religious ceremony of the dedication. The temple and the lands belonging to it were sacred to Apollo. On the anniversary of the dedication a public sacrifice was annually offered. The temple enjoyed the right of asylum. On normal days it was left in the care of the *aedituus*.

For the columns, marble slabs and other items, including labour, the Primus paid 110,792½ sesterces. We have already said that during the first two centuries of the Empire accounts were kept in sesterces. Augustus ushered in a new system of coinage which in no small way helped in the economic unification of the Mediterranean.³⁴ Local money in the provinces soon disappeared. The new system was based on the gold *aureus* and the silver *denarius*. Brass or better orichalcum coins were used as token money. (1 aureus = 25 denarii = 100 sesterces). Taking into consideration the various debasements one finds it extremely difficult to state exactly what one sestertius was equivalent to in modern money. According to one reckoning³⁵ a sestertius was equal to about 1 Maltese Cent. In other words the Primus spent about £M. 1107,9205.

We have no means of knowing what each separate item cost. Marble was, of course, imported and probably a rate of 5% was imposed as cus-

toms duty. The columns and the other items would have been made of local stone. Nothing is known about the cost of labour. The sum might have been paid in hard cash; but payments might also have been settled by bankers-(*argentarii*) It is true that we do not know of the existence of *argentarii* in Malta; but a Maltese inscriptions speaks of a *statio*³⁶ which may indicate that trade and business were very well organised.

If an honorary statue was erected in honour of the Primus, as it seems to have been the case, the sum spent by the Maltese was possibly in the region of 5000 sesterces.³⁷ The cost of maintenance, services and priests was most probably met by rental of property that had been set aside for religious purposes.

From a historical point of view the most important piece of information that one can extract from the inscription is that there was in Malta the cult of the god Apollo. That god is the brightest as well as the most complex creation of polytheism.³⁸ 'Beauty of every sort, whether of art, music, poetry or youth, sanity and moderation are all summed up in Apollo.'³⁹ Above all Apollo is the *Averter of Evil*, the *ἀποτροπαίος* whether physical as of disease or moral.⁴⁰ He was soon assimilated to the sun-god⁴¹ and was mostly invoked as the god of prophecy of the arts and of medicine. Apollo's cult spread from the Greek city-states across the Hellenic world. That cult had existed in Sicily since the eighth century and the god was worshipped in all the sicilian cities.⁴² It had also penetrated Southern Italy and Libya. The cult of Apollo reached Rome from Cumae in the sixth century B.C.⁴³ In Rome Apollo was mostly worshipped as the god of Medicine hence his titles: *Medicus*, *Medicinalis*, *Salutaris*.⁴⁴ and the Vestal Virgins invoked him with the words: Apollo Medicus, Apollo Paeon.

It was in the time of Augustus that Apollo's cult reached its peak in Rome. Augustus himself was born in May, the month of Apollo and considered himself the son of Apollo⁴⁵ The battle of Actium was won with the special help of Apollo. Henceforth that god became the special patron of Rome. In 29 B.C. a temple was built on the very property of the Emperor. Propertius left a description in one of his poems⁴⁶ In 15 B.C. the Secular Games were held in Rome and Apollo's worship was significantly brought out.

We do not know enough of the cult of Apollo in Malta. The Phoenician god Eshmoun seems to have been represented on Maltese coins.⁴⁷ Eshmoun was the god of medicine and was identified with the Greek god Asklepios, who was the son of Apollo. In a Greek inscription found in Malta mention is made of the *ἱερο μνημονες* - who were special priests

who, among other things looked after the temple of Apollo. If the god was introduced in Malta from Rome then he was venerated on the island as the god of medicine. This is interesting from the point of medical history of the Maltese islands.

The importance of this inscription for the religious history of Malta cannot be overestimated. When the inscription was made the citizens of the Maltese municipium were still pagans. There was a temple of Apollo with a priesthood attached to it. The citizens collected money in order to honour the Primus for having spent a large sum of money on the temple of Apollo. We know from Ptolemy that at the time there stood in Malta the temples of Hera and Heracles. The worship of Apollo, even if superimposed on a local or Punic cult, connects the religion of Malta with the Graeco-Roman Pantheon. Though Apollo was primarily worshipped as the sun-god during the Empire⁴⁸ the idea that he was a god who brought disease and cured it continued to haunt the minds of the people. From this point of view the cult of Apollo is also interesting to the student of the medical history of these islands.

At the time the Roman Empire swarmed with municipia and Malta and Gozo formed part of this confederation. The little municipia vied with one another in enhancing their cities as we are reminded by the orator Aristides.⁴⁹ The building of a temple and the setting up of a statue are typical municipal activities of the time. The standard of living could not have been very low, if one single person had enough money to build a temple.

¹Cf Bk 1, Not. 11, 1X.

²The reading *municipi* was first proposed by Count Ciantar.

³Ciantar suggests *fecit* and that reading is followed by O. Brès, *Malta Antica Illustrata*, Roma 1816, p. 312 and later by A. Caruana in the *Report on the Phoenician and Roman Antiquities*, Malta 1882, pp. 144-145, and in his other work *Frammento Critico*, Malta 1899, p. 296. The text, however, requires a longer word like *posuit*. C.I.L. No. 7495 and Dessau, *Inscriptiones Latinae Selectae*, No 5415, do not fill in the missing letters.

⁴Ciantar reads *IDEM*

⁵Ciantar, Brès, Caruana have *AEDEM MARMOREam*. The text requires something longer. C.I.L. and Dessau have *Marmoribus exornavit*. For other inscriptions bearing the same words Cf Dessau No 2099.

⁶C.I.L. and Dessau read *et in ea*. For *in qua* Cf Dessau No 3536: *Et aedem opere signino imposuit in qua...*

⁷C.I.L. and Dessau suggest *statuam*.

⁸ Ciantar proposes *posuit*. A longer word is required. After ITEM one would expect a noun and not a verb. Brès and Caruana (Report) have PRO (in front); but the columns were normally placed in the porch and not in front of it. C.I.L. and Dessau leave the gaps unfilled.

⁹ Ciantar, Brès, Caruana have *parascenium*, whilst C.I.L. and Dessau read *parastatas*. As the inscription deals with the building of a temple and not of a theatre *parastatas* is to be preferred. Following the logical order of the sentences in the inscription one would expect ITEM after *Parastatas* and perhaps *Aram* after Item. Cf *Inscriptions of Roman Tripolitania*, by J.M. Reynolds and J.B. Ward Perkins, p. 97 No 318; p. 107, No 347.

¹⁰ *Collocavit*: a very common architectural term Cf *Thesaurus Linguae Latinae*. It was first suggested by Ciantar and adopted by Brès and Caruana. C.I.L. and Dessau read simply — *cavit*.

¹¹ The text requires *erogavit* (C.I.L., Dessau) Ciantar, Brès and Caruana read simply *universum*.

¹² C.I.L. and Dessau read *ex liberalitate*; Ciantar, Brès and Caruana only *liberalitate*.

¹³ Brès and Caruana have HS CXDCCXII and Caruana converts the Roman numbers to 1792 sesterces. C.I.L. and Dessau have CXDCCXIIS which is equivalent to 110,792 and a half sesterces. Ciantar says: sestertios nummos centenos denos mille septingentos nonaginta duos. The horizontal bar on the first three Roman digits represents thousands. Cf R. Cagnat, *Cours d'Epigraphie Latine*, Paris, 1954, p. 30-32. The S is a Semis or half a sesterius. Cf Dessau, No 5415 and 7194.

¹⁴ Ciantar, Brès and Caruana have S.Q. For S cf Note 13. Dessau and C.I.L. suggest *Quorum causa*.

¹⁵ Ciantar reads OB, whilst Brès and Caruana simply *Melitensium*. C.I.L. and Dessau propose *secundum*.

¹⁶ Ciantar suggests *ob merita eius*. Brès and Caruana *Omnium*. C.I.L. and Dessau *optimo viro*. For *optimus vir* Cf Dessau, No 7184.

¹⁷ Suggested by C.I.L. and Dessau. Ciantar, Brès and Caruana read simply *aeris conlatione*.

¹⁸ Ciantar, C.I.L. and Dessau read D D. Caruana following Brès reads SS in Report etc and adopts D D in the *Frammento Critico*.

¹⁹ Suggested by C.I.L. and adopted by Dessau. It is omitted by Ciantar, Brès and Caruana.

²⁰ The first lines of the inscription are missing. They must have included the names and titles of the Primus. The word *municipi* in the genitive is normally followed by an adjective and not by a noun in the genitive. Cf Dessau No 6943, 5976. It seems therefore that the word is governed by some word like *Patronus* which does not feature in the inscription. Cf Dessau No 6764, 6680.

²¹ Cf G.H. Stevenson, *Roman Provincial Administration*, Oxford 1949, p. 170.

²² Cf J.S. Reid, *The Municipalities of the Roman Empire*, C.U.P. 1913, p. 115

²³ Cf Cicero, Ep. ad Atticum, XI V12, 1; Diodorus Siculus, XI 11, 35; and XV 1, 70.

²⁴ Cf P.A. Brunt, *Italian Manpower, 225 B. C. — 14 A. D.*, O.U.P. 1971, p. 240.

²⁵ Cf Pliny, N.H. 111, 88.

²⁶ Cf E. Coleiro, *Maltese Coins of the Roman Period*, Numismatic Chronicle, Seventh Series, Vol. XI, 1971, p. 78.

²⁷ Cf Pliny, N.H. 111, 88.

- ²⁸ Cf *The Ceres Inscription*, Journal of the Faculty of Arts, Vol. IV, 1972.
- ²⁹ Cf *Essays in Roman Coinage*, edited by R.A.G. Carson and C.H.V. Sutherland, p. 27; Michael Grant, *Roman Imperial Money*, London 1954, p. 264.
- ³⁰ Cf Kaibel, *Inscriptiones Graecae*, No 610
- ³¹ Cf R. Cagnat, *Cours d'Epigraphie Latine*, Paris, 1954, p. 30-32.
- ³² *Geographica*, Book IV, 708,13.
- ³³ Cf C.I.L. No 7494.
- ³⁴ Cf Michael Grant, op.cit. p. 5.
- ³⁵ Cf Paul-Louis, *Ancient Rome at Work*, London 1965, p. 262.
- ³⁶ Cf A. Caruana, Report etc. op.cit. p. 137; Jules Toutain, *The Economic Life of the Ancient World*, p. 318.
- ³⁷ Cf T. Frank, *An Economic Survey of Ancient Rome*, Vol. 1V, p. 100, Baltimore 1940.
- ³⁸ Cf L.R. Farnell, *The Cults of the Greek States*, Oxford 1909, Vol. 1V, p. 98.
- ³⁹ Cf W.K.C. Guthrie, *The Greeks and their gods*, C.U.P. p. 73.
- ⁴⁰ Cf Guthrie, op.cit. p. 87.
- ⁴¹ Cf Mario Meunier, *La legende doree des Dieux et des Heros*, Paris, 1945 p. 14; pp. 44-45; Farnell, op.cit. p. 145.
- ⁴² Cf Eugenio Manni, *Sicilia Paganà*, Palermo 1963, pp. 191-220; also Farnell, op.cit. p. 453.
- ⁴³ Cf Warde Fowler, *The Roman Festivals*, London 1899, p. 179-182; N. Turchi, *La Religione di Roma Antica*, Bologna, 1939 p. 222.
- ⁴⁴ Cf W. Warde Fowler, op.cit. p. 182; Livy, XL, 51, 3, 63; C. Kerényi, *Asklepios*, London 1960 p. 7.
- ⁴⁵ Cf F. Althein, *Roman Religion*.
- ⁴⁶ Cf Bk 1V, XX1
- ⁴⁷ Cf E. Coleiro, op.cit. p. 78.
- ⁴⁸ Cf J. Ferguson, *The Religions of the Roman Empire*, passim.
- ⁴⁹ X1V, 223, 391.

STYLES OF DISILLUSION

by PHILIP WARD

DISILLUSION in early seventeenth-century Spain is at once a symptom and a style. In a great writer, such as the Quevedo of *Los sueños*, disillusion becomes a total world-view. In common with his contemporaries, he fails to realize the disastrous implications of the trading deficit, economic inflation as a result of importing silver from America, the intellectual stranglehold of the Jesuits, and the peculiar delusions of military supremacy that induce Olivares to rekindle the fires of war in the Low Countries. His social awareness is, typically, undeveloped. But he realizes the malaise behind these symptoms, and strives to root out hypocrisy from Spain. To this end he will not allow his voice to be shouted down, using as his principal vehicle for satire the varied phantasmagoria of *Los sueños*.

'Sueño' is normally translated 'dream', but in Quevedo the word is more accurately rendered 'vision' in the tradition of Virgilian and Dantean visions. Quevedo is not a measured, sublime writer in this tradition, however. He is modern, even Freudian in his lurid fantasies. Valbuena Prat has summed up the relationship acutely: 'Veremos la gran distancia que las separa [las visiones] del mundo dantesco y cómo se hallan, en cierto modo, a la mitad del camino que va del autor de *La divina comedia* a las burlas incrédulas de Voltaire. Quevedo, en medio, *crea y se burla*, distingue entre lo exterior y lo dogmático todavía'.

Se burla without a shadow of a doubt, but nobody could call Quevedo a humorous writer: he broods within and lashes pitilessly out at human frailty. Arriving at two paths, one leading to Paradise and the other to Hell, he unhesitatingly chooses the latter: his reason, characteristically sardonic, is that the company on the narrower path would be too beggarly and morose for his taste. In *El mundo por de dentro*, the narrator's sleeve is tugged by 'un viejo venerable en sus canas, mal tratado'. Who is he? 'Yo soy el Desengaño'. And further, 'Yo te enseñaré el mundo como es, que tú no alcanzas a ver sino lo que parece'. The narrator asks which street is the greatest in the world — the one they have to traverse.

'Llámase', respondió, 'Hipocresía, calle que empieza con el mundo y se acabará con él'. The first vision is the funeral of a woman, of whom

Disillusion reports that she was nothing in her life and is rather less now. Her husband is already planning to marry again, cursing the expenses of the funeral, and the mourners would all rather be elsewhere.

The second vision is that of a woman mourning her husband. Disillusion urges us to look behind appearances, and understand that the old mourning women lament at a certain rate per hour, and the woman herself plans an early conquest.

The third vision is that of a catchpole pursuing a thief 'que iba tan ligero como pedía la necesidad y le mandaba el miedo'. The catchpole's chase, explains Disillusion, is not due to assiduity but to disappointment and avarice, since the thief withheld a 'cut' of his last robbery. A fine courtier rides by with two elegant friends who are simpering parasites, and an army of attendants (but those are all creditors). The gentleman's wealth is fictitious.

Finally, a beautiful harlot comes along. Quevedo falls in love with her pretty face, but Dr Desengaño warns him that (in the fine Edinburgh translation), 'if you did but see this puppet taken to pieces, you would find her little else but paint and plaster', a rendering that pays the author the startling compliment of improving on the original.

It has long been fashionable to compare Quevedo's spectres with the nightmare denizens of Hieronymus Bosch's art. To some extent the analogy is viable, but Quevedo never hints in either style or content at the possibility of surrealism, while the unbridled imaginings and bizarre associations of the Fleming do quite clearly lead up to the work of Ernst, Dalí, or de Chirico.

But whereas Quevedo makes a moral stand of his disillusion, using it a system of belief in the same way that sensitive people simulate toughness as a barrier, a more superficial writer like Rodrigo Fernández de Ribera uses disillusion as a literary means: for an aesthetic rather than a moral purpose. This is of course a decadent approach, but at a period of failing greatness, a stand for real values on tenuous grounds is better than no stand at all.

A Sevillian author, Fernández de Ribera followed Quevedo (in *Los anteojos de mejor vista*, c.1625) in revealing the true state of things behind the façade, in his case by the device of a special pair of spectacles. The book is diffuse, even tedious, but demonstrates the impact of contemporary *desengaño*. It recalls the equally diffuse *Coloquio de los perros* (as opposed to the pointed, witty *Licenciado Vidriera*) in its failure to present a coherent philosophy – or even a possible moral attitude – that might win the reader's approval. But Fernández de Ribera's

book at least inspired the memorable *Diablo cojuelo* of Vélez de Guevara, probably the most attractive personality among Golden Age writers: the 'quitapesares' of Cervantes' affectionate encomium.

Disillusion is a way of life for Quevedo; a convenient attitude for the satire of Fernández de Ribera. For Vélez de Guevara on the other hand disillusion is a theme on which he plays the variations of his wit. Only the faintest hint of bitterness touches *El diablo cojuelo*. While Vélez struggled against poverty, his style is much closer to the brilliant sparkle of *Lazarillo de Tormes* than to the *juicio final*, say, of Quevedo. The chapters are called *trancos*, a joke enfeebled by repetition, much of the humour is weak (even the devil is lame, and the devil only knows how poor the writer was when putting ink to paper), and the style is often so peculiar and abrupt that one often feels the book was written, like Scott's, to gain temporary respite from swarming creditors.

But humour there is in plenty: so much so, indeed, that the edge of the satire is blunted. One recalls the lovely story of the husband and wife so enamoured of their carriage, like the latter-day Mercedes) that they lived in it, never emerging from one year's end to another. Yet they were so poor that they couldn't afford the horse to go with it. *Tranco* the fourth has the parody of the poet in a Toledo inn who wakes the lodgers in the middle of the night with shouts of '*¡Fuego, fuego!*' and they only go back to bed in surly anger when the innkeeper explains that the poet is only finishing his play *Troya abrasada*.

The Sancho-like innkeeper exhorts the Quijotesque poet: 'Vuelva a su juicio, que aquí no hay almidones ni toda esa tropelía de disparates que ha referido, y mucho mejor fuera llevale a casa del Nuncio [the madhouse of Toledo] donde pudiera ser con bien justa causa mayoral de los locos, y metelle en cura'. We might almost be attending the exequies of Maese Pedro's puppet-show.

Vélez relates that, when the poet was writing his *Marqués de Mantua*, he shouted so loudly that a passing lady suffered a miscarriage; while during his *Saco de Roma* he hit out left and right, yelling '*¡Cierra, España! ¡Santiago, y a ellos!*' in such a tumult that soldiers sleeping nearby woke up and started to fight each other. The poet retorts that these commotions were as nothing compared with the 'mucho mayor alboroto . . . si yo acabara aquella comedia de que tiene vuesa merced [meaning the innkeeper] en prendas dos jornadas por lo que le debo'. Among the effects would be the appearance of 'once mil dueñas' and the eclipse of sun and moon.

Clearly Vélez's attitude is playful, mocking the current fashion for stage spectacle at the expense of psychological subtlety. He laughs at the *nouveaux riches* and their aspiration for the latest status symbol. His satire is purely social in intention, where Quevedo's is essentially moral and literary. The influence of the picaresque novel is by now much fainter, leaving behind only 'el gracejo del andaluz que se burla de las hipocresías y etiquetas de una sociedad', as one commentator puts it. Vélez's principal merit is his spontaneity, and by the same token he lacks discipline, for after an episode of inventive humour he is capable of long stretches of barren narrative.

Baltasar Gracian (in *El Criticón*), Pedro Calderón de la Barca, and above all others the Cervantes of the *Novelas ejemplares* and the *Quijote* expressed their own styles of disillusion which, for J.M. de Semprún Gurrea, constitutes one of the most profound characteristics of all Castilian literature.

His paper on 'El desengaño en la historia del pensamiento español' (in *Cuadernos del Congreso por la Libertad de la Cultura*, no.10, 1955, pp.53-58) leads one to the possibility that our narrow interpretation of *desengaño* as 'disillusion' may usefully be broadened to include any descent into reality from Cloud Cuckooland, and that Aristophanes, the bawd Celestina, and the great Zen masters differed only superficially in their styles of disillusion.

LIONS OF METAL

the lion shakes his mane off like a wig,
 plunges into the metal corridor
 along the way that never ends
 and grows old
 listening to his beating heart
 between five mirrors:
 left, up
 down, right
 and at the other end

the metal mirrors
 five walking lions
 the metal lions
 walking mirrors
 five